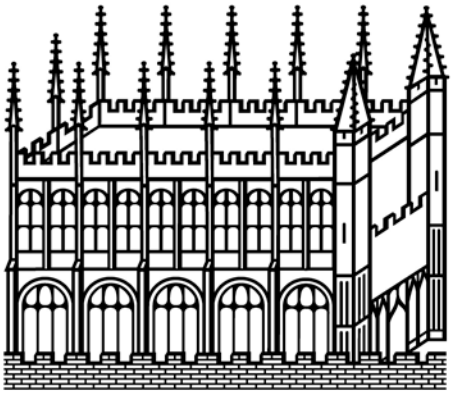


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

496

ANACRÉON,

BION

ET MOSCHUS,

SUIVIS

DE LA VEILLÉE

DES FÊTES DE VÉNUS,

D'un choix de Pièces de différens Auteurs.

TOME SECOND.

A PAPHOS,

M. DCC. LXXXV.

TAYLOR INSTITUTION
LIBRARY
11 SEP 1954
UNIVERSITY OF OXFORD

TRADUCTION
DE QUELQUES ODES
D'HORACE.

Le plaiſir ſeul eſt le Dieu qui m'inſpire,
Les jeux, les ris montent ma Lyre,
Et l'Amour, ou Glycère aiguiſent mes crayons.

M. B.

LOIN d'ici foibles rimailleurs, langoureux éternels ! Quel dégoût, quel ennui ne cauſent pas vos fades & inſipides productions. Si vous voulez peindre le Printems, la verdure, l'Amour & ſes tranſports, vos tableaux ſont froids, triſtes & monotones. Vous n'employez jamais le vrai ton de couleur. On peut comparer vos productions monſtrueuſes, à deux tableaux qui furent un jour expoſés enſemble aux yeux du Public : l'un repréſentoit

les trois Graces, & l'autre les trois Parques. Les premières étoient peintes nues, & enchaînées avec une guirlande de fleurs, assez ingénieusement placée : elle voiloit par ses différens contours, la dernière retraite, où folâtre l'Amour : *gratiæ que decentes*. Le sombre dominoit dans ce tableau. Nul accord harmonieux, doux & séduisant entre les couleurs. Les Graces paroissoient brunes, roides & immobiles : elles n'avoient point cette fraîcheur, cet enjouement, cette légèreté, cette gaieté vive & sémillante, qui les distinguent dans les danses voluptueuses de la Reine de Cythère & de Paphos. Rien au contraire de plus brillant, que le tableau des Parques. Les têtes paroissoient extrêmement gracieuses, & les attitudes très-agréables. La couleur & les carnations étoient belles, & du meilleur goût. On admiroit une savante distribution de lumière, & une intelligence merveilleuse des reflets. Tout y étoit peint avec beaucoup d'art & de facilité. Enfin on prenoit les Graces pour les Parques ; & celles-ci pour les Graces. Quel abus ! quel renversement ! le bon goût en gémit.

Les Odes d'Horace, ont fait naître ces réflexions. La Poéſie en eſt ſi naturelle, ſi pure, ſi délicieuſe, qu'elle charme le Lecteur, & lui donne du dégoût pour nos Odes éphémères & alambiquées.

Le génie fécond d'Horace, ce Poëte aimable & Philoſophe, le place tantôt à côté de Pindare; tantôt à côté d'Anacréon. S'il chante les Dieux, les Héros & les combats, l'enthouſiaſme le ſaiſit, il peint les objets avec des traits de flamme : il communique la vie & la chaleur à tout ce qn'il touche. Que d'élégance, que de charmes dans ſes Odes galantes ! Il écrit alors ſous la dictée des Graces : il effleure la roſe odorante : il cueille d'une main légère & voluptueuſe, les fleurs les plus vives & les plus agréables, pour en compoſer un bouquet qui doit s'épanouir ſur le ſein de la charmante Glycère. C'eſt ainſi que l'Abeille, au retour du Printems, voltige de fleurs en fleurs, s'inſinue doucement dans leurs calices, ſans les courber, en pompe le ſuc, ſe charge d'un riche butin, & compoſe un miel délicieux.

MORCEAUX D'HORACE.

ODE I.

A LYDIE.

LORSQUE tu loues le teint de roſe, & la blancheur de Théléphe, ah Lydie ! mon eſprit ſe trouble, & s'enflamme. Des larmes ſecretes inondent mes joues, & prouvent de quels feux je ſuis intérieurement conſumé. Ma fureur redouble, ſoit qu'un rival farouche, enivré de vin & d'amour, ait imprimé ſur tes épaules d'albâtre les traces de ſa rage amoureuſe ; ſoit que dans ſes bouillans tranſports il te donne des baiſers dont tes lèvres portent l'empreinte. Crois-moi, Lydie, ne compte pas ſur la conſtance d'un jeune homme, aſſez emporté

pour flétrir une bouche voluptueuſe, que Vénus a humectée du plus doux nectar. Heureux mille fois les Amans enchaînés par des liens indiſſolubles, & dont les feux, ſans être refroidis par des plaintes jalouſes, s'éteindront encore trop tôt pour eux, en ne finiſſant qu'avec leur vie.

Lorſqu'en ma préſence, Lydie,
De mon jeune rival tu vantes la beauté,
Malgré moi je ſuis tranſporté
De dépit & de jalouſie.

Rien ne peut calmer ma fureur;
Le feu qui me dévore, & l'augmente, & l'irrite:
Et dans le trouble qui m'agite,
Tout trahit l'état de mon cœur.

Sur mon front la triſteſſe eſt peinte:
Mes larmes, mes ſoupirs décèlent mon tourment;
Et je cacherois vainement
Le trait dont mon ame eſt atteinte.

Non, ſans courroux je ne peux voir
Mon rival odieux, dans ſon tranſport farouche,
Flétrir les roſes de ta bouche,
Et jouir de mon déſeſpoir.

Il profane, le téméraire,
Des lèvres que Vénus prit ſoin de parfumer:
Hélas! il ne ſait point aimer!
Lydie, eſt-il fait pour te plaire?

Ah! crois-moi, ces emportemens
Annoncent la fureur plutôt que la tendreſſe;
Qu'ils ſont loin de la douce ivreſſe
Et des tranſports des vrais Amans!

Heureux ceux dont l'ardeur fidelle
Se nourrit, croit au ſein de la tranquillité!
Leur paiſible félicité
A chaque inſtant ſe renouvelle.

Unis par les plus tendres nœuds,
A s'aimer conſtamment le deſtin les convie;
En paix ils terminent leur vie,
Et la mort ſeule éteint leurs feux.

M. Rigoley de Juvigny.

Cette pièce paroît imprimée pour la première fois.

ODE II.

A PYRRHA.

QUEL eſt ce jeune Amant, tout parfumé d'eſſences, qui te preſſe ſi vivement ſur un lit jonché de roſes, dans cette grotte favorable aux doux myſtères ? Simplement parée, quel eſt ton deſſein, Pyrrha, en renouant ta blonde chevelure ? hélas ! combien de fois gémira de ta légèreté, & du changement des Dieux, celui qui jouit maintenant avec confiance de tes charmes ! Combien il ſera étonné de voir cette mer agitée par les Aquillons fougueux ! Il croit que tu ſeras toujours aimable, toujours fidèle. Il ignore combien les vents ſont trompeurs. Malheureux l'Amant, qui, ſans connoître ton cœur, eſt épris de ta beauté. Le tableau (1) ſuſpendu dans ce temple, prouve que j'ai conſacré au puiſſant Dieu des mers, mes vêtemens mouillés du naufrage.

(1) Lorſque les Anciens échappoient à quelque naufrage, ils conſacroient aſſez ordinairement à Neptune un tableau repréſentant le triſte état où ils s'étoient trouvés. Horace fait alluſion à cette coutume, ſe ſouvenant des périls auxquels l'avoit expoſé ſon amour pour Pyrrha.

Notre ſublime Rouſſeau a imité cette Ode ; les trois ſtrophes ſuivantes me paroiſſent fort belles.

Mais qu'il connoît peu quel orage
Suivra ce calme ſuborneur !
Qu'il va regreter le rivage !
Que je plains le triſte naufrage,
Que lui prépare ſon bonheur.

Quand les vents, maintenant paiſibles,
Enfleront la mer en courroux :
Quand pour lui les Dieux infléxibles,
Changeront en des nuits terribles
Des jours qu'il a trouvés ſi doux.

Inſenſé qui ſur tes promeſſes
Croit devoir fonder ſon appui,
Sans ſonger que mêmes tendreſſes,
Mêmes ſermens, mêmes careſſes,
Trompèrent un autre avant lui.

ODE III.

Sur son Amour pour Glycère.

LA cruelle mère des Amours, le fils de Sémélé, & le plaiſir ſéducteur, me forcent de

rallumer ma flamme éteinte. Je brûle de nouveau pour la charmante Glycère, plus blanche que le marbre poli de Paros. Son enjouement folâtre, ſon viſage enchanteur, que l'on ne peut fixer impunément, enfin toute ſa perſonne m'enivre d'amour. Vénus n'eſt plus dans ſon île de Chypre, elle eſt toute entière dans mon cœur (1). Elle ne permet pas que je chante les Scythes, ni les Parthes ſi redoutables dans leur fuite, ni tout ce qui ne reſpire pas l'Amour. Elevez ici un autel de gazon. Apportez-moi de la vervaine, de l'encens, & une coupe remplie de vin de deux ans. Le ſang d'une victime adoucira peut-être cette Déeſſe.

Rien n'eſt ſi fort que l'amour qui m'engage.
Jamais on n'a brûlé d'une ſi vive ardeur,
Il faudroit avoir plus d'un cœur,
Pour en reſſentir davantage.

La traduction ſuivante eſt digne d'Horace.

J'avois envain quitté l'amoureux eſclavage.
La Mère des Amours, des Graces & des Jeux,
La volupté, Bacchus, aujourd'hui tout m'engage
A reprendre de nouveaux nœuds.

---

(1) C'eſt Vénus toute entière à ſa proie attachée.

RACINE.

Je brûle pour Glycère, & ſa beauté m'enchante:
Sa folâtre gaieté, ſes regards ſéduiſans,
Les roſes de ſon teint, ſa blancheur éclatante,
Ont ſans peine enflammé mes ſens.

Vénus & tous ſes feux ont paſſé dans mon ame:
Elle a choiſi mon cœur pour être ſon ſéjour:
Et ce cœur, conſumé par ſa brûlante flamme,
Servira de temple à l'Amour.

Dans les tranſports charmans de mon ardeur nouvelle,
Je ne puis me livrer qu'à mes tendres déſirs;
Et déſormais ma Lyre, aux ſons guerriers rebelle,
Ne chantera que les plaiſirs.

Viens, Glycère: il eſt tems d'appaiſer la Déeſſe:
Rendons-la, s'il ſe peut, favorable à nos vœux:
Et qu'un lit de gazon dans notre douce ivreſſe,
Nous ſerve d'Autel à tous deux.

M. Ricoley de Juvigny.

ODE IV.

A VÉNUS.

O VÉNUS, Reine de Gnide & de Paphos, abandonne ton île chérie de Chypre. Tranſporte-toi dans la maiſon délicieuſe de Glycère. Elle t'invoque & brûle ſans ceſſe de l'encens en ton honneur. Que le tendre Amour, les Graces ſans ceinture, les Nymphes & Mercure, y volent ſur tes pas, ainſi que la jeune Hebé, ſans toi toujours moins charmante.

ODE V.

A CHLOÉ.

TU me fuis, Chloé, avec la viteſſe d'un Faon égaré, qui cherche ſur les montagnes eſcarpées ſa mère timide. Le vent, les arbres, tout lui cauſe de vaines frayeurs. Au retour du Printems, ſoit que les lézards ſe gliſſent dans un buiſſon, ſoit que le zéphire agite les feuilles nouvelles, ſon cœur palpite, & ſes genoux fléchiſſent (1). Reprends tes eſprits, Chloé,

(1) Je crois que la Fontaine a voulu imiter cet endroit, dans ſa Fable *du Liévre & des*

je ne te pourſuis pas pour te dévorer, comme le pourroit faire un Tigre cruel, ou un Lion terrible. Ceſſe enfin de ſuivre les pas de ta mère : Tu es dans l'âge de goûter les plaiſirs de l'Amour.

Jeunes Beautés, profitez du bel âge,
Suivez le doux penchant de vos cœurs amoureux.
Rendez-vous, formez de doux nœuds :
Que ſervent les beaux jours, ſi l'on n'en fait uſage ?
Qui fuit un aimable eſclavage,
S'éloigne du ſeul bien, qui doit nous rendre heureux.
Jeunes Beautés, profitez du bel âge,
Suivez le doux penchant de vos cœurs amoureux.

DUCHÉ.

Grenouilles. Le Fabuliſte me paroît l'emporter ſur ſon modèle : ſa gradation eſt plus ſenſible, plus marquée :

Il étoit douteux, inquiet :
Un ſouffle, un ombre, un rien, tout lui donnoit la fièvre :

Voilà comme les grands Poëtes imitent : en imitant ils deviennent eux-mêmes des modèles.

ODE VI.

A TIBULLE.

NE te livre point à une douleur immodérée, par le ſouvenir des rigueurs de la cruelle Glycère : cher Tibulle, ceſſe de ſoupirer de plaintives Elégies, parce qu'un rival plus jeune, charme & captive ton infidelle. Lycoris au petit front, brûle pour Cyrus, & Cyrus ne reſpire que pour la rebelle Pholoé. Mais les chèvres vivront plutôt avec les loups cruels, que Pholoé réponde à ce honteux amour. Ainſi l'ordonne Vénus, qui, par un jeu barbare, ſoumet à un joug d'airain des Amans qui ne peuvent jamais ſe convenir. Dans le tems que Vénus m'étoit favorable, l'affranchie Myrtale me retenoit dans ſes fers. Combien je les chériſſois ! Cette Myrtale eſt plus inconſtante que les flots de la mer Adriatique.

O rigoureux Amour, que les feux que tu verſes
Font dedans nos eſprits de brûlures diverſes !
Je diſcours quelquefois ſur tes faits inconſtans :
Mais plus je les recherche, & moins je les entends.

Myrthis de mon amour ouvertement ſoupire,

Je brûle pour Délon ; Délon aime Thamire :
Lui des traits de Myrthis, ſe ſent vivement poind :
Myrthis belle à tout autre à mes yeux ne l'eſt point.
Voilà comme un enfant de nos flammes ſe joue. . . . .

l'Abbé DESPORTES.

ODE VII.

A LA FONTAINE DE BLANDUSIE.

BELLE Fontaine de Blanduſie, plus brillante que le criſtal, tu mérites de douces libations de vin, couronné de fleurs. Demain je t'immolerai un chevreau, dont le front eſt armé de cornes naiſſantes. Envain il ſe prépare aux amours & aux combats. Il doit rougir bientôt de ſon ſang tes flots argentés. Les feux brûlans de la canicule ne peuvent pénétrer juſqu'à toi. Dans tous les tems tu procures une fraîcheur délicieuſe aux taureaux fatigués du labour, & aux troupeaux errans dans la plaine. Tu deviendras une des plus célèbres Fontaines, ſi je chante dans mes vers les chênes touffus qui ombragent les rochers, d'où jailliſſent en murmurant tes eaux limpides.

ODE VIII.

HORACE ET LYDIE.

HORACE.

LORSQUE tu m'aimois, & que nul autre que moi n'enlaçoit ſes bras autour de ton col d'albâtre, je vivois alors plus heureux qu'un puiſſant Monarque.

LYDIE.

Tandis que tu brûlois pour moi ſeule, & que Lydie l'emportoit dans ton cœur ſur Chloé, ma gloire étoit plus éclatante que celle d'Ilie, mère des Romains (1).

HORACE.

Chloé captive aujourd'hui tous mes ſens, Chloé qui ſait marier ſa douce voix aux ſons

(1) Rhéa Sylvia étoit fille de Numitor. Amulius ſon oncle la fit renfermer fort jeune avec les Veſtales. Malgré cette précaution, elle donna naiſſance à Rémus & Romulus, & ſoutint que Mars étoit leur père, quoiqu'ils ne fuſſent que les fils de quelque Prêtre fourbe & inſinuant; mais il falloit bien que le fondateur de Rome eut une origine céleſte.

touchans du luth. Je ne balancerois pas à mourir pour elle, ſi les deſtins vouloient à ce prix épargner ſes jours.

LYDIE.

Je brûle pour Calaïs, fils d'Ornithus ; il brûle pour moi des mêmes feux : je mourrois mille fois, pour conſerver les jours de mon amant.

HORACE.

Mais ſi notre ancien amour alloit renaître, & que Vénus nous ſoumît encore à ſon joug impérieux ? Si j'oubliois la blonde Chloé ? Lydie que j'ai négligée, voudroit-elle de nouveau partager me flamme ?

LYDIE.

Quoique Calaïs ſoit plus beau que le jour & que tu ſois plus léger que le vent, & plus prompt à t'irriter que les flots de la Mer Adriatique, j'aimerois mieux encore vivre & mourir avec toi.

Cette Ode eſt un chef-d'œuvre de délicateſſe, & comme dialogue, elle eſt peut-être unique. Je l'ai traduite d'autant plus volontiers, qu'elle me fournit l'occaſion de mettre ſous les yeux du Lecteur, deux excellentes Traductions, chacune dans leur genre, l'une de M. le Duc de Nivernois, & l'autre de M. Rigoley de

Juvigny, ainſi qu'une Imitation heureuſe, & des plus agréables par le célèbre Rouſſeau dans *le Devin du Village.*

HORACE ET LYDIE.

HORACE.

Plus heureux qu'un Monarque au faîte des grandeurs,
J'ai vu mes jours dignes d'envie :
Tranquilles, ils couloient au gré de nos ardeurs;
Vous m'aimiez, charmante Lydie.

LYDIE.

Que mes jours étoient beaux quand des ſoins les plus doux
Vous payiez ma flamme ſincère !
Vénus me regardoit avec des yeux jaloux :
Chloé n'avoit pas ſu vous plaire.

HORACE.

Par ſon luth, par ſa voix, organe des amours,
Chloé ſeule me paroît belle :
Si le deſtin jaloux veut épargner ſes jours,
Je donnerai les miens pour elle.

LYDIE.

Le jeune Calaïs, plus beau que les Amours,
Plaît ſeul à mon ame ravie ;
Si le deſtin jaloux veut épargner ſes jours,
Je donnerai deux fois ma vie.

HORACE.

Quoi, ſi mes premiers feux ranimant leur ardeur
Etouffoient un amour fatale :
Si perdant pour jamais tous ſes droits ſur mon cœur,
Chloé vous laiſſoit ſans rivale ? . . .

LYDIE.

Galaïs eſt charmant ; mais je n'aime que vous :
Ingrat, mon cœur vous juſtifie.
Heureuſe également, en des liens ſi doux,
De perdre ou de paſſer la vie !

M. le Duc DE NIVERNOIS.

HORACE ET LYDIE.

HORACE.

Tant que tu m'as aimé lorſque j'avois ta foi,
Que je poſſédois ſeul & ton cœur & tes charmes,
Mes jours s'écouloient ſans alarmes ;
Le bonheur étoit fait pour moi.

LYDIE.

Tant que tu fus fidelle à ta chère Lydie,
Que Chloé n'avoit point encor ſoumis ton cœur ;
J'étois au comble du bonheur,
Et les Dieux me portoient envie.

HORACE.

Par ſon luth, par ſa voix, Chloé ſait m'attendrir :
Elle ſeule à préſent tient mon ame aſſervie :
Pour elle s'il falloit ma vie,
Je ne craindrois pas de mourir.

LYDIE.

J'adore Calaïs, & Calaïs m'adore :
Je mourrois mille fois pour mon cher Calaïs,
Si les Dieux vouloient à ce prix,
Joindre à ſes jours les miens encore.

HORACE.

Mais ſi des plus beaux feux le fidelle retour,
De la tendre Lydie alloit finir les peines !
Si de Chloé briſant les chaînes,
Je te rendois tout mon amour ! . . .

LYDIE.

Du charmant Calaïs, envain l'ardeur m'eſt chère;
Malgré ton inconſtance, il eſt plus doux pour moi
De t'aimer toujours, de te plaire,
De vivre & mourir avec toi.

M. Rigoley de Juvigny.

COLETTE.

Tant qu'à mon Colin j'ai ſu plaire,
Mon ſort combloit mes déſirs.

COLIN.

Quand je plaiſois à ma Bergère,
Je vivois dans les plaiſirs.

COLETTE.

Depuis que ſon cœur me mépriſe,
Un autre a gagné le mien.

COLIN.

Après les doux nœuds qu'elle briſe,
Seroit-il un autre bien ? . . .
. . . . . .
. . . . . .

COLIN.

Quelque bonheur qu'on me promette
Dans les nœuds qui me ſont offerts,
J'euſſe encore préféré Colette
A tous les biens de l'Univers.

COLETTE.

Quoiqu'un Seigneur jeune, aimable,
Me parle aujourd'hui d'amour,
Colin m'eût ſemblé préférable
A tout l'éclat de la Cour.

J. J. ROUSSEAU.

ODE IX.

A LYCÉ.

LYCÉ, les Dieux ont écouté mes prières ; ils ont enfin exaucé mes vœux. Te voilà vieille, & tu veux encore paroître aimable. Tu as l'impudence de folâtrer, & de boire ſans retenue, & lorſque tes eſprits ſont troublés par le vin, tu appeles l'Amour, ſourd à tes chants déſagréables. Ce Dieu ſe tient maintenant ſur les joues de roſes de la charmante Chio, qui touche ſi bien des inſtrumens. Il ne s'arrête point ſur les chênes vieux & arides. Tes dents, tes rides, tes cheveux blancs le mettent en fuite. La pourpre, ni les pierres précieuſes ne feront renaître nos jours écoulés, & inſcrits dans les faſtes. Hélas ! que ſont devenus tous ces charmes, ce teint brillant, cette aimable vivacité ! Que te reſte-t-il, hélas ! de cette Lycé, de cette belle Lycé qui ne reſpiroit que l'amour. Sa beauté avoit ravi mon cœur. Après la jeune Cynare, tu l'emportois ſur toutes les autres par tes charmes & par tes attraits. Les deſtins n'ont accordé à Cynare qu'un petit nombre d'années, tandis qu'ils laiſſeront vivre Lycé, autant qu'une vieille corneille, afin que les jeunes Romains ne puiſſent

voir, ſans éclater de rire, ce ſquelette décharné.

Enfin mes vœux ſont exaucés,
Lyce, tes beaux jours ſont paſſés :
Tu deviens laide & contrefaite :
Le tems ton viſage a changé :
Et ce qui me rendra mieux vengé,
Tu fais la jeune & la doucette. . . .

Amour, du Printems compagnon,
Eſt un enfant, c'eſt un mignon
Qui ſe plaît au frais des herbages :
Parmi les fleurs il tend ſes rêts,
Et fuyant les vieilles forêts,
Fait ſon nid aux jeunes bocages. . . .

Las, hélas ! que ſont devenus
Tant d'Amours, & tant de Vénus,
Qui troubloient mon ame charmée,
Chauds regards, propos raviſſans,
Feints ſoupirs, poignantes douceurs,
Tous vos feux ſont moins que fumée.

Après Iane unique en beauté,
Le nom de Lyce étoit vanté :
Mais Iane avoit l'ame naïve,
Et n'aimoit point à décevoir,
Où Lyce toujours s'eſt fait voir
Mauvaiſe, inconſtante & laſcive.

C'eſt pourquoi les deſtins amis,
Peu de jours à Iane ont permis,
Et l'ont d'entre nous retirée,
Avant que ſa jeune vigueur
De l'âge éprouvât la rigueur;
Et mille Amans l'ont ſoupirée.

Mais les Dieux qui ne t'aiment pas,
Lyce, te font vivre ici bas,
Autant qu'une vieille corneille,
Afin que l'Amant s'effrayant,
Voye ſa faute en te voyant,
Surpris de honte & de merveille.

l'Abbé DESPORTES.

VEILLÉE
DES FÊTES
DE VÉNUS.

Qu'ici chacun chante
L'aimable Printems.
Tout plaît, tout enchante :
Tout pare nos champs.
La terre eſt riante,
Profitons du tems.

TOUT le monde connoît le *Pervigilium Veneris*, *Veillée des Fêtes de Vénus*. L'Auteur de ce petit Poëme Latin eſt abſolument inconnu. On l'avoit fauſſement attribué à Catulle. Le célèbre Pierre Pithou, Magiſtrat diſtingué par ſa rare probité, & par ſa vaſte érudition, & Claude Saumaiſe, l'ont arraché à l'oubli dans lequel il étoit plongé depuis quelques ſiècles.

Pluſieurs Commentateurs ſe ſont exercés ſur ce Poëme. Nous avons ſuivi de préférence l'Édition du Père Sanadon, & nous renvoyons à ſes excellentes notes. Voici comme ce Père s'exprime, en parlant de cette pièce Latine ; « Malgré toutes les beautés qui en » rehauſſent le prix, on n'y trouve point cette » majeſtueuſe & élégante ſimplicité des Écri- » vains du beau ſiècle. Parmi les penſées déli- » cates & ingénieuſes qui y éclatent, on » remarque je ne ſais quelle affectation d'eſ- » prit, qui ſe ſent un peu de la décadence du » bon goût. Quelque brillante, & quelque » fleurie que ſoit l'élocution, la latinité n'en » eſt pas toujours exquiſe. . . . . il eſt étonnant » qu'un Poëte, & un Poëte Païen, ait fait » une pièce auſſi mignone, pour une fête ſi » galante ; ſans qu'il lui ait rien échappé, qui » puiſſe alarmer la pudeur. Combien de » Poëtes de nos jours n'auroient pas eu la » même réſerve ? . . . . le Poëte a employé » tout ce qui pouvoit y donner du prix. La » Phyſique, la Fable, l'Hiſtoire, la Poéſie » lui ont fourni des ornemens qu'il a ſu placer » à propos. Rien n'y eſt inutile. Tout va

» au même but. Vénus y tient par-tout la » première place, & les accompagnemens qu'on » lui donne ne ſervent qu'à décorer ſon triom- » phe. Elle eſt le principe de toutes les pro- » ductions de la nature : le Printems lui doit » ſes graces naiſſantes : elle réunit les trou- » peaux qui ſont les richeſſes des Bergers : elle » anime les oiſeaux à former leur tendre ramage : » elle fertiliſe les terres : elle fait le bonheur » des hommes, & la gloire de l'Empire Ro- » main. Enfin Vénus eſt ici repréſentée comme » la Reine du monde ; mais une Reine bien- » faiſante, qui ne fait ſentir ſon pouvoir, » que par les tréſors & les beautés qu'elle » répand avec profuſion, dans toutes les parties » de ce vaſte univers. Tel eſt le tableau ra- » courci que je préſente de la pièce qu'on va » lire, & je ne crains point qu'on me reproche » de l'avoir flatté ».

Ce Poëme a déja été traduit pluſieurs fois en François. Nous avons cru cependant pouvoir, ſans témérité, nous exercer ſur le même ſujet. Chaque Traducteur a ſa manière de voir,

de ſentir, & de traduire. Il peut exiſter en même tems deux bonnes traductions (& plus ſouvent encore deux mauvaiſes) du même Ouvrage. Nous attendons le jugement du Public.

VEILLÉE
DES FÊTES
DE VÉNUS.

Que le cœur qui n'a point aimé
S'enflamme demain, & ſoupire :
Que le cœur qui s'eſt enflammé
Suive encor l'amoureux empire. (1)

DÉJA le Printems eſt de retour. Les bocages retentiſſent de chants harmonieux. Le printems fait renaître toute la nature. Le Printems ramène les amours. Les oiſeaux enflammés s'uniſſent.

---

(1) Ces quatre vers de Danchet dans Aréthuſe, ſont préciſément la traduction littérale des deux vers Latins, qui ſervent de refrein dans cette pièce : Nous n'y avons fait qu'un léger changement dans le ſecond qu'on lit ainſi :

Aujourd'hui s'enflamme & ſoupire.

Les pluies fécondes raniment la verdure, & les bois ſe couronnent de feuillage. Demain ſous des berceaux de myrthe Vénus raſſemblera les amours. Demain ſur un trône de fleurs, elle dictera ſes loix.

Que le cœur qui n'a point aimé
S'enflamme demain, & ſoupire:
Que le cœur qui s'eſt enflammé
Suive encor l'amoureux empire.

C'eſt dans cette ſaiſon charmante que du ſang d'un Dieu, & de l'écume de la mer, l'Océan produiſit Vénus, & la montra ſur les flots, au milieu d'une troupe de Néréïdes, & de Monſtres Marins.

Que le cœur qui n'a point aimé
S'enflamme demain, & ſoupire:
Que le cœur qui s'eſt enflammé,
Suive encor l'amoureux empire.

C'eſt Vénus qui colore les fleurs. Elle embellit le Printems. C'eſt elle qui échauffe dans ſon ſein les douces haleines des Zéphirs, & répand ſes bienfaits ſur les campagnes. Elle-même diſtille cette roſée brillante, produite par la fraîcheur des nuits; & le matin elle en humecte les tendres boutons de roſe, nés du ſang d'Adonis.

Que le cœur qui n'a point aimé
S'enflamme demain, & ſoupire :
Que le cœur qui s'eſt enflammé,
Suive encor l'amoureux empire.

Vénus commande aux Nymphes de ſe raſſembler dans des boſquets de myrthe. L'Amour doit être avec elles : mais on doit craindre, s'il porte ſes armes, qu'il n'ait un autre deſſein, que celui de s'amuſer. Allez, Nymphes, allez ſans crainte. Il quitte ſes armes ; il ne veut que folâtrer. Sa mère lui ordonne d'être nud, & déſarmé, de peur qu'il ne vous bleſſe avec ſon arc, ſes flèches, ou ſon flambeau. Cependant, Nymphes, tremblez. L'Amour eſt ſi beau.... Quoique nud, quoique déſarmé, Cupidon n'en eſt pas moins redoutable.

Que le cœur qui n'a point aimé
S'enflamme demain, & ſoupire :
Que le cœur qui s'eſt enflammé,
Suive encor l'amoureux empire.

Diane, de jeunes filles, chaſtes comme vous, viennent de la part de Vénus, pour vous engager à vous éloigner pendant ces fêtes, afin que les bois ne ſoient pas teints du ſang de leurs hôtes. Vénus elle-même ſeroit venue vous en prier, ſi votre pudeur lui eut laiſſé l'eſpérance de vous fléchir. Elle déſireroit que vous puſſiez

partager nos divertiſſemens, s'il étoit décent qu'une chaſte Déeſſe y parût. Vous verriez pendant trois nuits une troupe de jeunes filles, couronnées de fleurs, livrées aux plaiſirs, ſe partager en différens cœurs, ſe répandre dans vos bois, & voler de boſquets en boſquets. Cérès, Bacchus, & le Dieu de la Poéſie aſſiſteront à ces fêtes; &, ſi vous le permettez, nous paſſerons les nuits entières à chanter. Déeſſe, éloignez-vous: Vénus aura l'empire des forêts.

Que le cœur qui n'a point aimé
S'enflamme demain, & ſoupire:
Que le cœur qui s'eſt enflammé,
Suive encor l'amoureux empire.

La Déeſſe veut qu'on lui élève un Trône, formé des fleurs odorantes du Mont-Hybla. Les Graces ſiégeront à ſes côtés; elle dictera elle-même ſes loix. Collines du Mont-Hybla produiſez une riche moiſſon de fleurs; offrez toutes celles qui embelliſſent les campagnes de l'Etna. Prodiguez aujourd'hui tous les tréſors des autres ſaiſons. Les Nymphes champêtres, les Naïdes, les Napées, & les Oréades ſe trouveront à cette fête. Vénus veut qu'elles ſoient aſſiſes autour de ſon trône. Elle a prévenu ces jeunes Nymphes, de ne point ſe fier à l'Amour, quoique déſarmé.

Que le cœur qui n'a point aimé
S'enflamme demain, & ſoupire :
Que le cœur qui s'eſt enflammé,
Suive encor l'amoureux empire.

L'air, qui le premier s'eſt uni avec la terre, pour embellir le Printems, couvrira demain d'une ombre ſalutaire, les fleurs deſſéchées par les frimats. Des pluies fertiles ont déja humecté le ſein de cette tendre épouſe. Mêlées à ce vaſte corps, elles vont développer & nourrir toutes ſes productions. Vénus pénètre d'un ſouffle vivifiant l'ame, & les différentes parties qui compoſent cet univers (1). Elle l'entretient, & le gouverne par une puiſſance ſecrète. Elle féconde l'air, la terre, & les abîmes des mers. Elle veut que tous les êtres ſachent ſe reproduire.

---

(1) Les vers ſuivans ſont très-beaux. M. Malfilâtre s'adreſſe à Vénus avec une douce & tendre énergie :

La paix te fuit : les flots ſéditieux,
En te voyant, retombent & s'appaiſent :
L'Aquilon fuit ; les tonnerres ſe taiſent,
Et le ſoleil revient plus radieux,
Dorer l'azur dont ſe peignent les Cieux :
A ton aſpect la nature eſt émue :
En rugiſſant le Lion te ſalue :

Que le cœur qui n'a point aimé
S'enflamme demain, & ſoupire :
Que le cœur qui s'eſt enflammé,
Suive encor l'amoureux empire.

Vénus tranſporta dans le Latium les Dieux Pénates des Troyens : fit épouſer la jeune Lavinie à ſon fils Énée, & livra enſuite au Dieu Mars la Veſtale Ilie. C'eſt elle qui unit les Romains avec les Sabines, alliance d'où ſont ſortis le Peuple & les Chevaliers. Les Sénateurs, & les Céſars deſcendus de la Déeſſe ſuccédèrent à Romulus.

L'Ours en grondant t'exprime ſes plaiſirs ;
L'oiſeau léger te chante dans la nue ;
Et l'homme enfin, par la voix des ſoupirs,
Te rend hommage, & t'offre ſes déſirs.
Rien ne t'échappe, & l'abîme des ondes
S'embraſe auſſi de tes flammes fécondes ;
Et ſous tes traits, ſous tes brûlans éclairs,
Pleins d'allégreſſe en leurs grottes profondes,
Tu vois bondir tous les monſtres des Mers.
C'eſt toi, par qui ſont les Etres divers,
C'eſt toi, Vénus, qui rajeunit les mondes,
Et dont le ſouffle anime l'Univers.
L'Olympe même éprouve ta puiſſance....

Que le cœur qui n'a point aimé
S'enflamme demain, & ſoupire :
Que le cœur qui s'eſt enflammé,
Suive encor l'amoureux empire.

Vénus rend les campagnes fertiles. Tout y reſſent ſa préſence. On dit que l'Amour eſt né au milieu des champs. Cette Déeſſe l'enfanta parmi les fleurs, & le jeune Dieu fut nourri de leurs ſucs les plus délicieux.

Que le cœur qui n'a point aimé
S'enflamme demain, & ſoupire :
Que le cœur qui s'eſt enflammé,
Suive encor l'amoureux empire.

Déja les taureaux ſont couchés ſur les genêts: les brebis bêlantes ſont à l'ombre des feuillages. L'Amour raſſemble chaque troupeau. Excités par Vénus, les oiſeaux répetent ſans ceſſe leurs concerts mélodieux. Les étangs retentiſſent des cris aigus des cygnes. La fille de Térée chante à l'ombre des peupliers. On diroit qu'elle ſoupire ſes amours dans ſes chants, & qu'elle ne plaint pas ſa ſœur, d'avoir eu un mari barbare. Elle chante : je dois donc l'imiter. Apollon m'eſt favorable : ſi ma Muſe, au retour du Printems, demeuroit muette, ce Dieu me dédaigneroit pour toujours. C'eſt

ainſi que périrent les habitans d'Amycles (1), pour avoir voulu garder le ſilence.

---

(1) Amycles, ville d'Italie. Elle ne ſubſiſte plus aujourd'hui. Ses Magiſtrats, voulant éviter les terreurs paniques, avoient ordonné de ne point avertir de l'approche de l'ennemi. L'ennemi vint : on garda un profond ſilence ; la ville fut priſe, & entièrement détruite.

POÉSIES
DE DIFFÉRENS AUTEURS.

C'eſt un parterre, où Flore épand ſes biens;
Sur différentes fleurs l'Abeille ſe repoſe,
Et fait du miel de toute choſe.

LA FONTAINE.

SUR LYCORIS.

LYCORIS fit préſent à Battus d'une Roſe délicieuſe. L'incarnat de ſes joues devint alors ſi vif & ſi charmant, qu'il ſembloit que c'étoit une Roſe qui offroit une Roſe. Pourquoi ne ſuis-je pas digne, s'écrie Battus en ſoupirant, de poſſéder cette Roſe enchantereſſe qui m'en préſente une autre.

GUARINI.

SUR LE MÉPRIS DES RICHESSES.

JE ne déſire ni tréſors, ni richeſſes immenſes. Je dédaigne le Sceptre des Rois, & les honneurs du triomphe. Je ne ſuis point tenté de voir des armées rangées en bataille. Je veux vivre agréablement au milieu des tendres Amours. Ma Maîtreſſe fait tout mon bonheur. Goûtons la volupté : cueillons en badinant la fleur des plaiſirs. Je veux parfumer mes cheveux avec des eſſences odorantes. Que tous mes jours s'écoulent au milieu des ris & des jeux. Que tous mes inſtans ſoient conſacrés aux Graces & aux Amours.

CRINITUS.

Egayons ce reſte de jours
Que la bonté des Dieux nous laiſſe ;
Parlons de plaiſirs & d'amours :
C'eſt le conſeil de la ſageſſe.

CHAULIEU.

MONOLOGUE D'AMARILLIS.

O MIRTIL, mon cher Mirtil, ſi tu pouvois lire dans le cœur de l'Amante infortunée, que tu nommes cruelle ; je ſais que tu aurois à ſon égard cette tendreſſe & cette pitié que tu veux exiger d'elle. Que nous ſommes malheureux dans notre amour ! En effet, quel bonheur pour toi d'être aimé, ô mon cher Mirtil, & quel avantage pour moi, d'avoir un Amant ſi chéri ! Pourquoi nous déſunis-tu, cruel deſtin, ſi l'amour nous enchaîne ? Et toi fatal Amour, pourquoi nous unis-tu, ſi le deſtin nous ſépare ? Hôtes des forêts, que vous êtes heureux ! La nature ne vous a preſcrit d'autre loi dans vos amours, que celle de l'amour même (1). Loi humaine, quelle eſt donc ta rigueur ? Tu punis de mort l'Amour le plus parfait : loi barbare,

---

(1) Clairs ruiſſeaux, coulez dans la plaine :
Soupirez, aimables zéphirs :
Il n'eſt point de loi qui vous gêne ;
L'innocence eſt de tous vos plaiſirs ;
Et toujours l'Amour qui vous mène,
Vous conduit où tendent vos déſirs.

DUCHÉ.

tu contraries la nature. Mais, que dis-je, infortunée! Ah! l'Amant qui craint la mort, aime bien foiblement. Plût au Ciel, ô mon cher Mirtil, que la mort fût la ſeule peine pour les cœurs livrés à l'Amour! O pudeur, loi inviolable, je te conſacre, je te ſacrifie tout mon amour, & je l'étouffe courageuſement. Pour toi, mon cher Mirtil, pardonne à ton Amante, qui n'eſt cruelle, que lorſqu'elle ne peut te montrer toute ſa tendreſſe. Pardonne à l'infortunée Amarillis. C'eſt au fond de ſon cœur qu'elle cache toute ſa tendreſſe pour toi.

GUARINI.

DÉPIT AMOUREUX.

JE ſuis encore enflammé, cruelle, mais je ne t'adore plus, indigne & perfide Amante d'un Amant ſi fidèle. Tu n'auras plus lieu déſormais de te mocquer de mon tourment. Mon cœur eſt guéri, & ſi je ſuis encore enflammé, ingrate, ce n'eſt plus d'amour: je n'ai pour toi que du mépris.

Le même.

Ce Madrigal du Guarini ſemble avoir fourni l'idée d'une Ode charmante par ſa tournure & ſa

délicateſſe, elle eſt du célébre Métaſtaſio. L'Abbé Desfontaines l'a traduite en François. Nous allons joindre ici cette traduction qui eſt très-bien faite & très-agréable.

LA LIBERTÉ,

OU LA PARFAITE INDIFFÉRENCE.

GRACES à tes tromperies, Nicé, je reſpire. Les Dieux enfin ont eu pitié d'un malheureux : enfin mon ame ſe ſent délivrée de ſes liens. Pour cette fois, ma liberté n'eſt pas un ſonge.

Mon ancienne ardeur eſt éteinte. Je ſuis ſi tranquille, que chez moi l'amour ne trouve point de dépit pour ſe maſquer. Quand on prononce ton nom, Nicé, je ne change plus de viſage ; & quand je te regarde, mon cœur n'eſt plus ému.

Je dors, & je dors ſans te voir en ſonge. A mon réveil tu n'es plus le premier objet de ma penſée. Je m'éloigne de toi ſans déſir de te revoir : Je te revois ſans plaiſir & ſans peine.

Je parle de tes charmes ſans rien ſentir. Je me rappele tes injuſtices, ſans en être piqué. Tu t'approches de moi, ſans que j'en ſois confus. Je puis, même avec mon rival, m'entretenir de ta beauté.

Regarde-moi d'un œil fier & dédaigneux : parle-moi avec un air de bonté & de douceur : l'un & l'autre m'eſt égal. Ta bouche n'a plus d'empire ſur mes ſens : tes yeux ne ſavent plus le chemin de mon cœur.

Que je ſois gai, que je ſois triſte, ma gaieté ou ma triſteſſe n'eſt plus ton ouvrage. Les bois, les collines, les prairies me plaiſent ſans toi ; & je m'ennuie avec toi dans un ennuyeux ſéjour.

Vois ſi je ſuis ſincère. Tu me ſembles encore belle ; mais tu n'es plus pour moi une beauté ſans pareille. Je vois même ſur ton charmant viſage (que le vrai ne t'offenſe point) quelques défauts, que je prenois pour des agrémens.

Quand je briſai ma chaîne (je l'avoue à ma honte) je crus ſentir mon cœur ſe briſer : je crus que j'allois mourir. Mais pour ſortir d'eſclavage, pour n'être plus maltraité, pour devenir maître de ſon ſort, que ne ſouffre-t-on pas ?

L'oiſeau, pour ſe débarraſſer des gluaux qui l'enchaînent, ſacrifie quelques plumes. Il tarde peu à les recouvrer ; & inſtruit par l'expérience, il ne tombe plus dans le piège.

Tu crois peut-être, Nicé, que je t'aime encore, parce que je dis ſouvent que je ne t'aime plus. Je parle, ſuivant cet inſtinct naturel, qui fait parler des dangers qu'on a courus.

Le Guerrier raconte les actions périlleuſes où il s'eſt trouvé : il ſe plaît à faire voir ſes cicatrices. L'eſclave devenu libre montre avec plaiſir la chaîne barbare qu'il a portée.

Je parle donc ; mais ce n'eſt que pour me ſatisfaire. Je parle, ſans me ſoucier que tu me croyes, ſans me ſoucier que tu m'approuves, & ſans m'informer, ſi en parlant de moi, tu es tranquille.

J'abandonne un cœur volage : tu perds un cœur ſincère. J'ignore qui de nous ſe doit conſoler le premier. Mais je ſai que Nicé ne trouvera jamais un Amant auſſi fidèle, & qu'il eſt aiſé de trouver une Maîtreſſe auſſi perfide.

Sur la Fragilité de la Beauté.

JEUNE Nymphe, cueille des Roſes, pendant qu'elles ſont fraîches & nouvelles, & que tu es dans l'âge tendre des plaiſirs : mais ſouviens-toi que tes jours paſſent auſſi rapidement, que l'éclat & la beauté des fleurs.

Vous aurez le deſtin
De ces fleurs ſi fraîches, ſi belles;
Comme elles vous plaiſez, vous paſſerez comme elles.

SUR CLORIS.

LE jour approche, où mon cruel deſtin va changer. Je reverrai bientôt ce teint qui efface l'éclat des plus brillantes fleurs. Bientôt je fixe-

ai ces beaux yeux, qui enchantent délicieuſement mon cœur. Je m'imagine déja la rejoindre, & lui dire : ô ma fidèle Cloris ! Déja je crois l'entendre répondre : ô mon cher Tircis ! Que de tendres ſoupirs nous formerons enſemble, en liſant dans nos yeux l'amour qui nous enflamme. Où eſt, me dira-t-elle, ce braſſelet de mes cheveux, que je te donnai à ton départ ? ... Regarde, ma Bergère, regarde, je le porte à mon bras. Nous nous dirons l'un à l'autre les peines que nous avons ſouffertes, pendant cette cruelle abſence. Amour, en ces inſtans approche, & ſois témoin d'un bonheur dont tu n'as pas encore d'idée.

JEAN-BAPTISTE ZAPPI D'IMOLE.

Tendres cœurs, qu'agite l'orage,
Vous pourrez trouver un beau jour ;
On ne ſauroit faire naufrage
Quand on eſt guidé par l'Amour.
Tôt ou tard, une ame conſtante,
En aimant, goûte un heureux ſort :
C'eſt quelquefois par la tourmente,
Que l'on eſt conduit dans le port.

DANCHET.

PLAINTE DU BERGER NADASTE.

DESTIN toujours funeſte, fort cruel: je ſuis donc forcé d'habiter une contrée ſi déſerte: nul Berger ici pour répondre à mes chants: nulle Bergère pour partager ma peine. Malheureux que je ſuis, mon infortune retombe ſur mon troupeau: il eſt maigre & languiſſant.... C'eſt ainſi que racontoit ſes malheurs, le long des belles rives de l'Arno, le triſte & mécontent Nadaſte: il ceſſa de parler, accablé de douleur; briſa ſa houlette, & jetta ſa flûte au milieu des eaux.

l'Abbé RANIERI ZUCCHETTI.

Paiſibles ennemis du jour,
Arbres épais, retraites ſombres,
Cachez dans l'horreur de vos ombres,
Mon déſeſpoir & mon amour:
Une indifférence cruelle,
Fait naître ma douleur mortelle:
Je vois ce que j'adore, inſenſible à mes feux;
Et mon cœur trop conſtant, en ceſſant d'être heureux,
Ne peut ceſſer d'être fidèle.

DUCHÉ.

DESCRIPTION

D'un Cupidon peint par le Parmeſan (1).

CUPIDON eſt repréſenté nud & aîlé : ſa ſtature ſemble annoncer qu'il a quatorze ou quinze ans. Ce tendre fils de Vénus ſe fait lui-même un arc. On voit auprès de lui deux jeunes enfans, emblêmes admirables, l'un du plaiſir, & l'autre du chagrin & du repentir. Les cheveux de l'Amour ſont peints ſi naturellement, qu'ils paroiſſent flottans ſur ſes belles épaules. Ses yeux, par un preſtige heureux de l'art, ſemblent étinceler. Il regarde en ſouriant tous ceux qui le fixent : ſon ſourire eſt ſi doux, ſi tendre, ſi paſſionné, que ſa bouche charmante exhale, pour ainſi dire, le plaiſir & la volupté. Il ſe courbe ſur ſon arc pour le tendre. Le

(1) Le Parmeſan eſt un des Peintres le plus fameux dans le genre voluptueux & délicat. Son tableau de Cupidon étoit charmant, un vrai chef-d'œuvre. J'en ai lu la deſcription dans le Taſſoni, Auteur du Poëme intitulé le *Sceau enlevé*. Cette deſcription du Poëte Italien, égale peut-être la beauté, & la perfection de la peinture. On voudra bien ſuppléer à la foibleſſe de ma traduction, qui ne peut rendre qu'imparfaitement la fineſſe & les graces du texte Italien.

mouvement & l'action de ſes mains & de ſes bras, prouvent qu'il attire à lui la flèche, qu'il la balance, qu'il l'agite. La carnation eſt du meilleur goût, & ce portrait de Cupidon réunit à un point de perfection la tendre délicateſſe, la douce moleſſe de la première enfance, avec la beauté noble, mâle, ſuave, & cependant plus fortement prononcée de l'âge viril. Cette peinture eſt ſi naturelle, ſi finie que l'on ſuit aiſément le jeu, le mouvement des nerfs & des muſcles. La tranſparence eſt générale : la vue paſſe aiſément dans toutes les parties : tout eſt animé, tout vit, tout reſpire : c'eſt le charmant Cupidon lui-même.

Sur le Moineau de Glycère.

Le Moineau de Glycère arraché d'entre les griffes d'un chat, languiſſoit & exhaloit ſon dernier ſoupir. Glycère, réchauffe ſur ſon ſein, l'oiſeau glacé qui faiſoit ſes délices, & l'arroſe de ſes larmes. Leur douce chaleur le fait palpiter : une nouvelle vie circule dans ſes petits membres. Il s'élance auſſi-tôt de ſa belle retraite, fend les airs & s'enfuit ſans être apperçu. Glycère ſe plaint, ſoupire, & s'écrie : Ah, trop ingrat Moineau, tu abandonnes ainſi ta Maîtreſſe tandis que le ſouffle qui t'anime, eſt un préſent de ſa tendreſſe !

Jean Second.

A NÉÉRA.

BELLE Néera, je t'envoye ces douces violettes, & ces lis éclatans. Hier j'ai cueilli ces beaux lis, & ce matin ces tendres violettes. Les lis, dont les feuilles ſe flétriſſent ſi promptement, doivent t'avertir, jeune Beauté, de la vieilleſſe qui t'attend. Les violettes, par leur fraîcheur printanière, te prouvent qu'il faut goûter les douceurs du bel âge. Si tu ne te hâtes de jouir, tu ne cueilleras point les fleurs du printems de la vie; mais, ô cruelle deſtinée! tu ne reſſentiras que les glaces & les incommodités de la vieilleſſe.

MARULLE.

SUR VÉNUS ET VULCAIN.

VÉNUS plongée dans la douleur, pleuroit la mort funeſte d'Adonis déchiré par un Sanglier redoutable. Vulcain s'en apperçut, & lui dit avec malignité : Déeſſe, pourquoi pleurez-vous ? Mars n'a rien à redouter de ce Sanglier terrible.

Le même.

SONNET

A PHILIS.

L'AUBE matinale ne paroiſſoit pas encore, & déja j'étois aſſis au pied d'un frêne ſauvage avec Philis ; tantôt écoutant ſes chanſons agréables, & tantôt demandant au Ciel le retour de la lumière, afin de contempler voluptueuſement mon Amante.

Tu vas voir, lui diſois-je, ô ma chère Philis : tu vas voir comme l'Aurore ſort brillante & lumineuſe du ſein des ondes, & comment, dès qu'elle paroît, elle efface & obſcurcit l'éclat des étoiles nombreuſes, l'ornement de la voûte céleſte.

Tu verras enſuite le Soleil. L'Aurore & les étoiles diſparoîtront à l'aſpect de ce bel Aſtre, tant ſes rayons ſont reſplendiſſans & radieux (1).

---

(1) Dans ſa carrière féconde,
Le ſoleil ſortant des eaux,
Couvre d'une nuit profonde
Tous les céleſtes flambeaux.

ROUSSEAU.

Mais tu ne verras point, ô ma Philis, ce que j'aurai le bonheur de voir : tes beaux yeux vont s'entr'ouvrir, & faire diſparoître le ſoleil, comme cet Aſtre a lui-même chaſſé l'Aurore & les étoiles.

MANFREDI.

Le fameux Sonnet de Malleville ſur la *belle Matineuſe*, quoique plus brillant pour l'expreſſion, eſt plus ſimple & plus naturel pour les penſées : il l'emporte auſſi de beaucoup ſur le ſonnet Italien. Nous allons mettre le Lecteur à portée d'en juger lui-même.

Le ſilence règnoit ſur la terre & ſur l'onde,
L'air devenoit ſerein, & l'Olympe vermeil;
Et l'amoureux zéphir, affranchi du ſommeil,
Reſſuſcitoit les fleurs d'une haleine féconde.

L'Aurore déployoit l'or de ſa treſſe blonde,
Et ſemoit de rubis le chemin du Soleil;
Enfin, ce Dieu venoit au plus grand appareil,
Qu'il ſoit jamais venu pour éclairer le monde.

Quand la jeune Philis, au viſage riant,
Sortant de ſon Palais, plus clair que l'Orient,
Fit voir une lumière, & plus vive & plus belle.

Sacré flambeau du jour, n'en ſoyez point jaloux,
Vous parutes alors auſſi peu devant elle,
Que les feux de la nuit avoient fait devant vous.

L'AMOUR FUGITIF.

LA Déeſſe de Cypris cherche par-tout ſon fils qui lui a été enlevé : mais ce Dieu eſt caché au fond de mon cœur. Malheureux que je ſuis, que ferai-je ? Cet enfant eſt cruel ; ſa mère eſt terrible. Ils ont l'un & l'autre un pouvoir ſouverain ſur moi. Si je le cache, je ſais de quels feux me brûlera ce Dieu puiſſant. Si je le découvre à ſa mère, il va devenir, à juſte titre, mon plus redoutable ennemi. Ajoutez encore que Vénus n'eſt point une mère qui cherche ſon fils pour le corriger : elle ne veut que mon malheur, que ma perte. Puiſque je ſuis réduit à cette cruelle alternative, reſte dans mon cœur, volage Amour ; mais ne l'échauffe que d'une douce flamme : tu ne pourras être plus en ſûreté dans aucune autre retraite.

SANNAZAR.

PORTRAIT D'HÉRO.

LA charmante Héro, iſſue d'un ſang illuſtre, étoit Prêtreſſe de Vénus. Elle s'avance majeſtueuſement au milieu du Temple. Un doux rayon éclatoit dans ſes beaux yeux : tout ſon viſage brilloit d'un éclat pur & voluptueux. Elle reſſembloit à l'Aurore naiſſante. Ses joues d'albâtre offroient en même tems au-deſſous de ſes belles paupières tout l'éclat de la roſe naiſſante. Vous euſſiez dit que ſa peau vermeille & animée, étoit une prairie couverte de roſes. Lorſque cette jeune Prêtreſſe marchoit, ſa robe éclatante laiſſoit entrevoir les roſes de ſes pieds. Un eſſaim de graces embelliſſoit tous ſes traits. Les anciens Poëtes n'avoient imaginé que trois Graces : Quelle erreur ! Quand Héro vouloit ſourire, mille graces animoient ſes yeux enchanteurs. Vénus, il faut en convenir, avoit une Prêtreſſe bien digne d'elle. En effet, la beauté d'Héro effaçoit celle de toutes les autres femmes. Elle ſembloit être elle-même une autre Vénus. Ses charmes firent impreſſion ſur le cœur tendre des jeunes Amans. Tous déſiroient d'avoir pour épouſe cette aimable Prêtreſſe. Héro fixoit ſur elle tous les regards ; enchaînoit l'eſprit & le cœur de ceux qui la voyoient marcher légérement dans ce Temple majeſtueux. . . . .

A NÉÉRA.

IL y a moins de miel dans l'Attique, d'algue ſur le rivage de la Mer, de chênes ſur les montagnes, de fleurs variées au printems : le triſte hiver eſt hériſſé de moins de glaçons, & l'automne eſt chargé de moins de grappes de raiſin : les carquois des Mèdes ſont remplis de moins de flèches : moins d'étoiles brillent pendant une nuit paiſible ; moins de poiſſons nagent au ſein des mers : moins d'oiſeaux fendent les plaines brillantes de l'air ; moins de flots ſont agités ſur le vaſte Océan : il y a moins de ſables dans la Lybie ; enfin tout ce calcul prodigieux & infini, ne peut égaler, ô cruelle Nééra, tous mes ſoupirs & tous les tourmens affreux que j'endure pour toi chaque jour !

Le même.

SUR UN ROSSIGNOL.

DOUX & tendre Roſſignol, tu appeles par tes chants ta chère compagne. Tes ſons mélodieux l'invitent à ſe réunir avec toi ſur la même branche. Malheureux que je ſuis, ma voix n'eſt point harmonieuſe, & je n'ai point comme toi des aîles pour voler. Heureux oiſeau, ſi la nature t'a refuſé la froide raiſon, elle t'a donné la ſenſibilité pour le plaiſir : c'eſt le plus beau préſent.

GUARINI.

L'Abbé de Chaulieu, dit à peu près la même choſe; mais d'une manière bien plus touchante.

Le ſilence & la paix règnent dans ce bocage :
Le calme de ce beau ſéjour
N'eſt troublé que par le ramage,
Des hôtes de ce bois, qui chantent leur amour.

Oiſeaux, dans l'ardeur qui me preſſe,
Hélas ! je ne puis comme vous,
Exprimer par mes chants l'excès de ma tendreſſe:
Mais ſeul j'ai plus d'amour, que vous n'en avez tous.

LOISIRS
D'UN POËTE
A LA CAMPAGNE.

Je ſais du tendre Amour expliquer la magie,
Des buveurs couronnés peindre la vive orgie,
Les zéphirs ſe jouant dans des rameaux fleuris,
Et Vénus ſur la mouſſe aſſiſe avec les ris.

M. B.

Les Pièces ſuivantes ſont extraites d'un petit livre intitulé ; *Poëtæ ruſticantis Literatum otium* ; *Loiſirs d'un Poëte à la campagne.* On leur donne le nom de Phaleuques, ou d'Hendécaſſyllabes, c'eſt-à-dire vers de onze ſyllabes. Ce genre de Poéſie eſt charmant, mais très-difficile. La douceur, l'élégance, le choix des mots, la vivacité des images & des peintures, l'euphonie tendre, délicate, voluptueuſe des vers, les diminutifs, les répétitions de mots agréables & ſonores, tout

doit concourir à la perfection des Phaleuques. Le Poëte ne chante que Bacchus, Vénus, l'Amour & ſes tranſports. Pour réuſſir, il faut qu'il ne compoſe ſes vers qu'au milieu des feſtins, des ris & des jeux, & quand ſon ame eſt entièrement livrée aux plaiſirs & aux douceurs de la volupté, Bacchus & Cupidon doivent ſeuls l'inſpirer.

Catulle & Pétrone ont employé les Phaleuques. Quelle facilité dans Catulle! quelle fineſſe, quelle légèreté dans Pétrone! Ces deux Auteurs ſont les meilleurs modèles dans ce genre de Poéſie; ils n'écrivoient jamais que ſous la dictée des Graces. Avec quelle douceur Catulle ne déplore-t-il pas la mort du Moineau de Lesbie! Avec quelle vivacité il appelle à ſon ſecours les Phaleuques, pour ſe venger d'une ingrate! On ne peut rien ajouter à la perfection des vers de Pétrone. Quel dommage que la Cour voluptueuſe & efféminée de Néron, ait amolli & énervé tous les eſprits de ce tems, & que la pudeur ne puiſſe lire, ſans être allarmée, la plupart des Ouvrages, compoſés ſous le règne de cet Empereur, dont le nom eſt encore en exécration, depuis tant de ſiècles.

L'Auteur des Phlaeuques dont je donne en partie la traduction, a parfaitement ſaiſi, & rendu l'eſprit de cette Poéſie. Rien de plus frais, rien de plus fini & de plus achevé que les différentes pièces dont eſt compoſé ſon joli recueil. Le Lecteur ne les connoîtra que très-imparfaitement d'après ma traduction. Je n'ai pu conſerver, & faire ſentir toute la délicateſſe, toute la molleſſe, tous les charmes de la Poéſie Latine. Bien des perſonnes ignorent abſolument l'exiſtence de ces Phaleuques, qui paroiſſent aujourd'hui dans notre langue pour la première fois, ſi l'on en excepte deux pièces qui ont été traduites dans l'*Année Littéraire*. C'eſt la traduction de ces deux morceaux qui m'a fait naître l'envie d'en traduire un plus grand nombre. Je vais joindre ici une courte notice ſur l'Auteur de ces Phaleuques.

André-François Deſlandes, né à Pondichéri en 1690, fut conduit à Paris dès ſa plus tendre jeuneſſe; il y fit ſes études; s'appliqua enſuite aux fonctions de la Marine, & fut ſucceſſivement Commiſſaire à Rochefort, & à Breſt. Après avoir paſſé la plus grande partie

de ſa vie dans les emplois, il ſe retira à Paris, pour y jouir des agrémens d'une vie libre & philoſophique. Il mourut le 11 Avril 1757. Il eſt Auteur de pluſieurs Ouvrages, dont quelques-uns font beaucoup d'honneur à ſon eſprit, & à ſon érudition. Son Hiſtoire critique de la Philoſophie eſt connue de tout le monde.

Gaudete ô charites, Cupidineſque,
Landeſi aureolus Libellus exit,
Quo nil terſius, elegantiuſque.

LOISIRS
D'UN POËTE.

Deus nobis hæc otia fecit. VIRG.

DÉGUISEMENT DE CUPIDON.

L'AMOUR tout orgueilleux de ſon arc brillant, apperçut, jouant & folâtrant enſemble, des Nymphes charmantes, des Faunes badins & légers, & tous les Dieux des campagnes riantes. Il quitte auſſi-tôt ſa première forme, prend la figure d'une jeune fille (1), affecte un

(1) L'Amour qui cependant s'apprête à la ſurprendre,
Sous un nom ſuppoſé vient près d'elle ſe rendre:
Il parut ſans flambeau, ſans flèches, ſans carquois:
Il prend d'un ſimple enfant la figure & la voix.
VOLTAIRE.

regard timide, une voix enfantine, un geſte négligé, une démarche molle & voluptueuſe, & ſe mêle à cette troupe qui le méconnoît. Tous penſent que c'eſt une jeune Nymphe : aucuns ne s'apperçoivent que l'on veut leur tendre des embûches ; mais le perfide Cupidon, rappelant alors toutes ſes fourberies, s'approche des Faunes, les excite par un doux ſourire, agace ces jeunes Nymphes par mille jeux malins, & leur dérobe les baiſers les plus délicieux. Dès que cette troupe charmante, commence à reſſentir les feux de l'Amour, les uns ſe couronnent de roſes, les autres ſe diſperſent dans les campagnes fleuries, en chantant Bacchus, toujours accompagné des ris & des jeux. Le tendre Fils de Vénus, Cupidon ſaiſit alors un trait, & dit, en le dirigeant d'un œil malin, lançons-le au milieu de cette troupe joyeuſe ; c'eſt nous être aſſez, & même trop long-tems diverti. Il convient, jeunes Nymphes, que vous brûliez des feux dont brûlent Vénus & Jupiter ; & vous Faunes, vous devez être également enflammés. Cupidon ſatisfait remonte vers l'Olympe.

A GERRIUS.

AIMONS & buvons, je vous en conjure, vous le tendre favori des Graces ! Aimons & buvons, pendant que la triſte vieilleſſe eſt encore loin de nous, & que l'âge nous permet de nous livrer aux jeux & aux plaiſirs ? En effet, que nous ſervira de connoître la ſévère morale du farouche Cléanthe, & toutes les maximes rigides que l'on a débitées ſous le Portique ? Croyez-moi, laiſſons toutes ces viſions aux Sophiſtes que la raiſon bleſſe, & qui ne ſe repaiſſent que de vaines chimères. Pour nous, couple chéri des Dieux, ſuivons Bacchus, ſuivons l'Amour : aimons & buvons.

A COTTA.

O DÉLICAT & judicieux Cotta ! Quoi, vous ne ſentez rien pour la charmante Lycoris ; cette Lycoris qui enchanteroit Jupiter même ; tandis que vous avez du goût pour l'effroyable Méliſſe, que le peuple le plus groſſier dédaigne & mépriſe. O le délicat & judicieux Cotta !

A SES AMIS.

BUVONS, mes amis, buvons, je vous en conjure. Buvons, chantons & folâtrons. C'eſt ainſi que vit Bacchus, & la Reine de Cythère. C'eſt ainſi que vivent les Déeſſes & les Dieux. Vivons donc de même, mes chers convives. La jeuneſſe s'envole plus vîte que le vent. Avec plus de légèreté que le vent la vieilleſſe vient fondre ſur nous. Ne tardons pas, mes amis, les jours écoulés ne reviennent plus. Nous nous plaindrions envain du peu de durée des plaiſirs, & des douceurs paſſagères de cette vie trop courte. Malgré nos plaintes, l'affreuſe mort nous plongera dans le gouffre inſatiable des enfers. Moins notre vie aura été délicieuſe, moins nos jours auront été agréables, & plus les tourmens qui nous attendent ſeront grands & terribles. Ainſi l'ordonnent les cruels deſtins.

LE POUVOIR DE L'AMOUR.

J'AI aſſez chanté ma tendre Lycoris : ma Lycoris ſi belle & ſi charmante. Cupidon, ce petit Dieu libertin, ſe joue ordinairement ſur ſon ſein voluptueux, & ſur ſes joues de roſes. Aſſez j'ai célébré ſa blonde chevelure, ſes yeux redoutables qui me font périr ſi cruellement. Amis, chantons les combats, chantons les batailles : faiſons réſonner la trompette guerrière : annonçons Mars en fureur. Ce Dieu, après les horreurs des plus ſanglantes mêlées, va ſe repoſer entre les bras de Vénus qu'il adore. Réchauffé ſur le ſein de la tendre Déeſſe, il cueille mille baiſers, & goûte des plaiſirs plus doux, plus délicieux que le nectar. Mais où m'entraînes-tu donc, Muſe trop légère ? Je me préparois à chanter les combats, & je célèbre toujours la charmante Vénus ; je chante toujours ſon Fils.

Souvent ce Dieu ſi fier, vaincu par tes appas,
Dépoſe ſa fierté pour languir dans tes bras.
Sa tête eſt ſur ton ſein nonchalamment penchée,
Et l'amour tient ſon ame à ta bouche attachée ;
Ses yeux étincelans errent ſur ton beau corps,
Et nourriſſent ſes feux, en pillant tes tréſors ;

Tant tu ſais avec art bien placer tes careſſes,
Allumer les déſirs, provoquer les tendreſſes.

HENAULT.

Il languiſſoit près d'elle, il brûloit dans ſes bras. . . . .
Les folâtres plaiſirs, dans le ſein du repos,
Les Amours enfantins déſarmoient le Héros.
L'un tenoit ſa cuiraſſe, encor de ſang trempée,
L'autre avoit détaché ſa redoutable épée,
Et rioit en tenant dans ſes débiles mains
Le fer. . . . . .

VOLTAIRE.

A SES AMIS.

ARMONS-NOUS, Buveurs, armons-nous de nos verres : Il faut nous livrer à une aimable folie, & à une douce fureur. Le jour & le lieu nous invitent à célébrer d'agréables Orgies. Loin d'ici ſoins importuns. Loin d'ici vaine raiſon, inutile ſageſſe. J'ignore quel feu coule maintenant dans mes veines. Mon ame eſt émue, agitée. Le cruel Bacchus me poſſede tout entier. J'entre en fureur, ô mes chers convives ! j'entre en fureur de plus en plus. Armons-nous de nos verres. Qu'il ſera doux pour moi de mourir en buvant !

AUX MÉMES.

BUVONS mes amis, buvons à pleine coupe, malgré la cenſure des ſages attrabilaires, & des vieillards chagrins. Buvons ſans interruption, buvons à pleins verres. Douce liqueur, délices des Dieux! ô Bacchus, toi qu'accompagnent les ris & les jeux, viens ſouvent avec nous, une couronne ſur la tête, une large coupe à la main : échauffe nos eſprits. Je veux boire d'excellent vin, puiſque je ne puis éviter les ciſeaux de la Parque cruelle, & retarder d'un inſtant mon heure fatale. Allons vîte, donnez-moi trois coupes, enſuite neuf, puis trois fois neuf : enfin donnez-les ſans compter, je boirai de même. C'eſt ainſi que l'on chaſſe les ennuis.

CUPIDON

A DE JEUNES NYMPHES

QUI LE FUYOIENT. (1).

O BELLES, ô tendres Nymphes qui réuniſſez la douceur à la beauté, vous que j'aime plus que mes yeux, arrêtez, demeurez ! vous n'avez rien à craindre. On ne veut pas vous tromper. Vous voyez le plus puiſſant des Dieux : mon pouvoir eſt d'autant plus grand, que j'unis les Amans heureux avec les chaînes les plus brillantes, & les plus agréables. Pourquoi donc me fuyez-vous ? Approchez, je vous en conjure. Les jeunes filles aiment les pièges que je tends : elles chériſſent les traits que je porte. Les graces, les ris & la volupté m'accompagnent. Sur mes pas vole ſans ceſſe une troupe d'Amans, tendres, ſenſibles, & toujours enflammés d'un beau feu. Chaſſez toutes vos inquiétudes, à l'ombre de ces ormeaux, tandis que leurs feuilles naiſſantes ſont agitées par les tièdes haleines des zéphirs,

(1) Le ſujet de cette pièce a été pris d'après un tableau charmant.

& que la terre émaillée de diverſes couleurs, renouvelle ſa verdure. Cueillez des branches légères de myrthe panaché. Offrez ici à la belle Vénus, ma mère, les plus doux ſacrifices. Conſacrez-vous à elle pour toujours. C'eſt ainſi qu'elle vous accordera des amours délicieux, des époux charmans, des enfans aimables, & des jours long-tems purs & ſereins.

Venez dans ce ſecret aſile,
Sur l'émail des plus belles fleurs,
Savourer d'un bonheur facile,
Les plus ſéduiſantes douceurs.
Le tems, le cœur, la ſolitude,
Tout invite à la volupté! .....

M. B.

SES GOUTS.

LA tête couronnée de roſe, la main armée d'une large coupe, je paſſe des jours heureux, au milieu de doctes loiſirs. Tantôt je ſuis à pas précipités une aimable Bergère, tantôt je chante Bacchus, les repas ſomptueux & délicats. Je ne ſuis tourmenté par aucune eſpèce de crainte. Entièrement livré à la volupté, elle ſeule me poſſède. Je goûte les douceurs déli-

cieuſes du ſommeil : je penſe rarement au lendemain ; je jouis du préſent, & je vis abſolument pour moi.

Ainſi coulent mes jours ſans ſoins, & ſans envie ;
Je les vois commencer, & je les vois finir :
Nul remords du paſſé n'empoiſonne ma vie :
Satisfait du préſent, je crains peu l'avenir.

Heureux qui, mépriſant l'opinion commune,
Que notre vanité peut ſeule autoriſer,
Croit, comme moi, que c'eſt avoir fait ſa fortune,
Que d'avoir, comme moi, bien ſu la mépriſer.

CHAULIEU.

A CUPIDON.

Où ſont tes traits terribles !
Pour qui réſerves-tu tes flèches invincibles ?

VOLTAIRE.

ACCOURS, Cupidon, accours promptement. Apporte ton carquois, tes traits dorés, ton arc qu'on ne peut éviter : cet arc redoutable

à Vénus elle-même. Ne tarde pas, ô puiſſant Cupidon ! viens fléchir la cruelle & arrogante Philis ; cette Philis qui s'énorgueillit d'oppoſer à tes loix un front rebelle. Qu'elle reſſente les tendres feux de l'Amour, bleſſe ſon cœur, comme il convient. Fais, je t'en conjure, qu'elle brûle intérieurement. Fière d'effacer par ſes charmes toutes les autres Beautés, Philis paroît toujours vêtue d'une robe éclatante. Ses cheveux ſont entremêlés de fleurs, & ſa démarche eſt voluptueuſe. C'eſt ainſi qu'elle cauſe impunément la perte & des hommes & des Dieux. Qui voudra déſormais, ô Cupidon, ſe proſterner au pied de tes autels, & invoquer la belle Vénus ! Le tems preſſe, hâte-toi : car ſi Philis triomphe encore quelque tems, ta gloire & ta puiſſance ſeront entièrement anéanties.

A CORINNE.

OMA chère Corinne, reçois avec un ſourire gracieux cette belle corbeille remplie de roſes odorantes. Cupidon les a cueillies lui-même de ſa main délicate. Je les lui demandois depuis long-tems : il vient enfin de me les envoyer. O préſent agréable & précieux ! O fleurs tendres & charmantes ! tu peux, aimable Corinne, en parer ton beau ſein, ton ſein

d'albâtre. Tu peux en orner ta chevelure, remarquable par ſes boucles déliées & ondoyantes. Des cheveux entremêlés de boutons de roſes, ſont charmans. Un ſein embelli par l'incarnat des roſes nouvelles enchante les regards. Qu'il me ſoit permis de couvrir de baiſers ton ſein voluptueux & blanc comme la neige, & de toucher d'une main amoureuſe les boucles déliées & flottantes de tes cheveux. C'eſt la ſeule récompenſe digne du préſent que je t'offre.

Les vers ſuivans ſont très-agréables : les deux derniers renferment une penſée un peu différente de celle du Poëte Latin : elle n'en eſt pas moins délicate.

Tendres filles de Flore,
Image du plaiſir,
Colette dès l'Aurore
Viendra pour vous cueillir.
Vous brillerez près d'elle
D'un éclat plus parfait :
C'eſt le ſein d'une Belle
Qui pare le bouquet.

FAVART.

HÉRO
ET
LÉANDRE.

AVERTISSEMENT.

QUELQUES Auteurs ont attribué ſans aucun fondement le Poëme d'Héro & de Léandre, à Muſée, Diſciple d'Orphée. M. le Chevalier Matsham (& ſon ſentiment eſt le plus généralement reçu) prouve que ce Poëme n'eſt pas d'une antiquité auſſi reculée, & qu'il a dû être compoſé vers le quatrième ſiècle de l'Empire, par Muſée le Grammairien. Quoi qu'il en ſoit, ce morceau eſt très-précieux pour la Littérature. Les vers ſont doux, faciles, coulans & harmonieux. La Poéſie en eſt abondante, & ſouvent pleine de chaleur. Des penſées naturelles, délicates & gracieuſes, des expreſſions fortes, brûlantes & énergiques, la paſſion de l'amour traitée avec un art admirable, tout l'enſemble forme un Poëme charmant, & les Graces ſemblent avoir préſidé à la compoſition de ce chef-d'œuvre.

Je ne connois aucune Traduction en proſe

de ce Poëme. Clément Marot l'a traduit en vers François, avec douceur, enjouement & naïveté; mais il eſt bien éloigné de la nobleſſe, de l'élégance & de l'harmonie de l'original. Je ne parlerai point ici de la Traduction burleſque, boufonne & eunuyeuſe de Scarron; elle eſt écrite d'un ſtyle bas, trivial & rampant, & mérite d'être enſevelie dans l'oubli le plus profond.

Les Amours d'Héro & de Léandre ont ſervi de ſujet à des Opéra, des Cantates, des Héroïdes, des Romances, des Chanſons, &c. Je ne mettrai ſous les yeux du Lecteur que la belle Cantate de Mlle. de Louvencourt; elle eſt aſſez rare & peu connue.

Il paroît que le Poëme de Muſée a fait naître le Poëme François intitulé, *Phroſine & Mélidore.* Il y a peut-être plus de naturel dans le premier, & plus d'art dans le ſecond. Quelques Critiques même ont prétendu que la démarche hardie de Phroſine n'étoit pas dans la nature, & que les femmes ne ſont pas aſſez fortes & aſſez courageuſes pour s'expoſer à traverſer à la nage un bras de mer. Cependant ceux qui connoiſſent bien le cœur des femmes, ſavent

que rien ne leur eſt impoſſible, quand elles aiment, & qu'elles oſent alors braver le fer & le feu, & affronter tous les périls & tous les dangers. Quels prodiges n'enfante pas l'Amour! Quoi qu'on en puiſſe dire, le Poëme de Phroſine & de Mélidore parviendra certainement à la poſtérité la plus reculée. En effet on reconnoît par-tout la touche légère, délicate & voluptueuſe du gentil Bernard. Quelle délicateſſe! quelle énergie! quelle fineſſe! quelle volupté, & en même-tems quelle pudeur ingénue dans les différens morceaux de ce Poëme, qui doit être regardé comme la dernière production d'un Poëte qui écrivoit avec tant d'agrément, & dont les Graces ont toujours dirigé la plume!

Pluſieurs perſonnes ont prétendu que l'Hiſtoire amoureuſe d'Héro & de Léandre étoit abſolument fauſſe: d'autres ont ſoutenu qu'elle eſt vraie. Tous ces différens Critiques, ce qu'il y a de bien ſingulier, ſe ſervent, pour ainſi dire, des mêmes raiſons pour faire valoir leur ſentiment, & s'appuyent ſur les mêmes faits & les mêmes té-

moignages (1). Cette diverſité d'opinions ſur un même événement, prouve que la vérité & le menſonge ont également deux faces, un bon & un mauvais côté. Nous devons être bien circonſpects, & examiner mûrement les choſes, avant de prendre un parti, & de porter notre jugement. Je vais préſenter au Lecteur le pour & le contre, afin qu'il décide lui-même la queſtion. Je ne ferai qu'abréger les *Remarques* de M. de la Nauze, & les *Réflexions Critiques* de M. Mahudel, imprimées dans le ſeptième Volume de l'*Académie des Inſcriptions*; & je les rapporterai ici d'autant plus volontiers, qu'elles ne peuvent être mieux placées, qu'à la tête de la Traduction du Poëme d'Héro & de Léandre. Je commence par les Remarques de M. de la Nauze, qui rapporte d'abord des paſſages favorables à ſon ſentiment, tirés

(1) Il exiſte en effet des Médailles ſur leſquelles on voit un jeune Nageur, avec ces mots: *Héro & Léandre.* Le P. Hardouin altère & change un peu cette légende, & trouve alors une leçon bien différente : *La force de l'homme.* C'eſt ainſi qu'avec un léger changement, dans une ſeule lettre Grecque, le P. Hardouin détruit non-ſeulement l'Hiſtoire d'Héro & de Léandre, mais anéantit encore leur exiſtence & leur nom.

d'Ovide, de Virgile, de Lucain, de Silius Italicus, de Martial, de l'Anthologie, &c. & s'exprime enſuite ainſi : « Strabon, dans la » Deſcription de Seſte & d'Abyde, fait une » mention expreſſe de la Tour d'Héro. Un » monument public tel que celui-là, qui por- » toit alors le nom d'Héro, eſt, ce me ſem- » ble, une grande preuve de la vérité de » l'Hiſtoire qu'on racontoit. Pomponius Méla, » autre Géographe, preſque du même temps, » dit qu'Abyde étoit célèbre par un commerce » amoureux, qui avoit autrefois éclaté. Cette » ſeule expreſſion *autrefois*, fait aſſez ſentir » qu'on ne regardoit point dans ces premiers » temps l'Hiſtoire de Léandre & d'Héro comme » un Conte fait à plaiſir... Ce ne ſont juſqu'ici » que des morceaux détachés, où les anciens » Auteurs parlent, comme en paſſant, d'Héro » & de Léandre ; mais nous avons de plus leur » Hiſtoire décrite fort au long, & avec toutes » les graces de la Poëſie, dans un Écrivain » Grec qui porte le nom de Muſée. A juger de » lui par la plupart des autres Poëtes de la » Grèce, il aura pris la matière de ſes vers » dans la vérité de l'Hiſtoire, & ſans doute

» embelli les circonſtances, ſans en altérer le » fond..... Muſée écrit une aventure qui n'a » rien d'impoſſible, & que les Grecs & les » Latins ont célébrée à l'envi les uns des au- » tres. A tous ces divers témoignages on peut » encore joindre l'autorité des anciennes Mé- » dailles ; on en trouve un grand nombre avec » des revers, où ſont les noms d'Héro & de » Léandre, & où l'on voit Léandre précédé d'un » Amour le flambeau à la main, nager vers » Héro qui eſt au haut d'une Tour. Je ſçais que » les Médailles repréſentent quelquefois des » événemens fabuleux, ſur-tout quand ils » regardent l'ancienne Mythologie qui étoit » conſacrée par la Religion. On cherchoit à les » tranſmettre à la poſtérité, ou par le principe » d'une piété mal entendue, ou par l'intérêt » qu'on avoit à nourrir la ſuperſtition des peu- » ples. Pour les faits particuliers, tels que celui » dont nous parlons, quand il n'y a ni motif de » Religion, ni raiſon d'Etat, ni aucun intérêt » apparent qui en favoriſe la ſuppoſition, il eſt » à croire qu'on ne les gravoit ſur des mé- » dailles, que lorſqu'on les croyoit véritable- » ment arrivés, & qu'on en vouloit éterniſer

» la mémoire. Si les Anciens en usèrent de la
» ſorte à l'égard de l'Hiſtoire d'Héro & de
» Léandre, il faut donc qu'ils l'ayent regardée
» comme véritable, fondés ſans doute ſur une
» tradition qu'il ne nous appartient pas de
» conteſter. Il eſt vrai qu'on ne marque point
» du tout en quel tems cet événement eſt arrivé;
» mais eſt-il ſurprenant qu'un fait iſolé, qui n'a
» de rapport ni avec l'Hiſtoire générale d'aucun
» Peuple, ni avec l'Hiſtoire particulière d'au-
» cun Prince, ſoit venu juſqu'à nous ſans ſon
» époque particulière ? Pour être croyable,
» c'eſt aſſez, d'un côté, qu'il ſoit appuyé ſur
» une tradition conſtante ; & de l'autre, qu'il
» ne ſorte point des bornes de la vraiſemblance.
» Je puis donc conclure que l'Hiſtoire d'Héro &
» Léandre eſt revêtue de tous les caractères de
» vérité qu'on peut raiſonnablement exiger dans
» un ſimple événement particulier, & que le
» Savant (1) qui l'a traitée de pure fable, a

(1) Le Père Hardouin. Ce Savant voulut introduire dans l'Hiſtoire un pyrrhoniſme univerſel & abſolu, lorſqu'il falloit admettre le doute méthodique, mais ſenſé de l'immortel Deſcartes.

» plus donné à ſes idées ſingulières qu'au té-
» moignage reſpectable de l'Antiquité. »

Nous venons de voir un côté de la Médaille ; en voici le revers : écoutons préſentement M. Mahudel, d'après le Rédacteur de ſes *Réflexions Critiques*. » Héro étoit une Prêtreſſe de Vénus » établie à Seſte, & Léandre un jeune homme » d'Abydos, Villes ſituées à l'oppoſite l'une » de l'autre ſur les bords de l'Helleſpont, & » dans le lieu où le Canal eſt moins large. » Léandre, pour mieux cacher ſon commerce » avec Héro, paſſoit & repaſſoit le détroit à » la nage toutes les nuits, & ſes trajets furent » long-temps heureux ; mais la mauvaiſe ſaiſon » les ayant rendus plus difficiles, il pér it enfin » malheureuſement dans les flots, & Héro » déſeſpérée, ſe précipita du haut de ſa Tour. » M. Mahudel ne croit pas que la poſſibilité de » ce trajet réitéré & continué, puiſſe être ſup-» poſée, & moins encore admiſe & ſuffiſam-» ment prouvée, ni par l'ancienneté de la tra-» dition, ni par le nom des deux Amans, qu'on » a donné pendant pluſieurs ſiècles aux deux » Tours élevées ſur les bords oppoſés du dé-» troit, ni par la repréſentation d'un Nageur au

» milieu des flots, qui ſe voit ſur les revers
» des Médailles d'Abydos, ni par l'autorité
» des Deſcriptions que nous en ont laiſſées
» Ovide & Muſée, & des citations d'une infi-
» nité d'Auteurs, qui ſont néanmoins les prin-
» cipales preuves que M. de la Nauze rapporte
» de la vérité de ce fait. Ce qui les rend ſuſ-
» pectes à M. Mahudel, eſt qu'il obſerve que
» la plupart des Fables ont en leur faveur de
» pareils préjugés, nonobſtant leſquels elles ne
» perdent point le caractère de menſonge dans
» l'eſprit de ceux qui en examinent attentive-
» ment l'origine..... Ce qui ſeroit donc plus
» capable de donner quelque lueur de vérité à
» l'aventure de Léandre & d'Héro, ce ſeroit la
» poſſibilité à un homme fort & robuſte, de
» renouveller de nos jours l'expérience du
» trajet réitéré du courant de l'Helleſpont à la
» nage, dans l'eſpace de deux ou trois heures;
» car les nuits d'Été ne donnoient guères plus
» de temps à Léandre pour ſe pouvoir dérober
» aux yeux des hommes. Il n'y auroit point
» d'argument plus fort pour prouver qu'un Grec
« auroit pu l'entreprendre du tems d'Héro;
» mais, pour décider ſi ce trajet ſeroit poſſible

» dans toutes ſes circonſtances, il faut convenir » de la ſituation des lieux & de l'étendue de » mer qu'il y avoit à traverſer pour parvenir » du Port d'Abydos, ou de la Tour qui en » étoit fort près, à celle de Seſtos, qui étoit à » l'autre bord... Abydos, dit Strabon, eſt ſur » une éminence qui domine l'embouchure de » la Propontide ; & la partie du détroit ſur le » côté duquel elle eſt ſituée, n'a que ſept » ſtades de largeur.... Les Ports d'Abydos & » de Seſtos ſont éloignés l'un de l'autre d'envi- » ron trente ſtades. Ceux qui veulent paſſer » d'Abydos à Seſtos, côtoyent d'abord le rivage » oppoſé à Seſtos, l'eſpace de cent-neuf ſtades, » en tirant juſqu'à une certaine Tour qui eſt » vis-à-vis Seſtos, & lorſqu'ils ſont parvenus à » cet endroit, ils traverſent obliquement le » canal pour éviter la forcé du courant de » l'eau. »

» Les conſéquences que M. Mahudel tire de » cette Deſcription traduite à la letrre, ſont, » 1°. qu'il n'eſt pas vrai que les Villes d'Abydos » & de Seſtos fuſſent ſi directement oppoſées, » qu'on eût pu tirer de celle-ci à celle-là, ni

» des Tours qui leur étoient voiſines, une ligne » droite qui n'eût décrit qu'un eſpace de ſept » ſtades, & qu'au contraire la ligne à tirer d'un » de ces lieux à l'autre, n'ayant pu être que » diagonale : elle auroit décrit une diſtance de » trente ſtades ; ce qui au lieu de huit cent » ſoixante-quinze pas géométriques, auxquels » ſe réduiſent les ſept ſtades, en auroit produit » trois mille ſept cent cinquante, en prenant » même (ſi on l'eût pu) ſa route ſuivant cette » dernière direction, pour le trajet d'un de ces » lieux à l'autre. »

» 2°. Qu'il falloit que ce trajet, quoique » court, ne laiſſât pas d'être très-difficile pour » les bâtimens mêmes, à cauſe des courans qui » ſe trouvent dans le Canal, & des vents con- » traires qui y règnent preſque toujours, puiſ- » que c'eſt préciſément l'endroit où Herodote » marque que périt la flotte de Xerxès, & qu'on » étoit obligé de louvoyer quelque temps avant » que de tenter le trajet, ce qui alongeoit en- » core de beaucoup le chemin. «

» 3°. Que quand le Nageur d'Abydos auroit » choiſi, pour arriver au pied de la Tour de » Seſtos, l'endroit du bord directement oppoſé,

» qui n'eût décrit qu'une ligne de ſept ſtades, il » n'auroit pu traverſer le canal ſans prendre » les mêmes précautions que les Pilotes : au » lieu de ne parcourir qu'une route de huit » cent ſoixante-quinze pas, il auroit été obligé » d'en parcourir une au moins du double, qui « eût produit plus de trois quarts de lieue ; en » ſorte qu'en doublant encore cette diſtance » pour ſon retour ſubit, ſon trajet auroit été » de plus d'une lieue & demie. «

Il y auroit peut-être bien des réflexions à faire ſur toutes les conſéquences que tire M. Mahudel du paſſage de Strabon ; je dirai ſeulement que ce Critique n'avoit pas l'ame ardente & enflammée d'amour, lorſqu'il combinoit tous ces calculs froids & géométriques. Un jeune homme tout bouillant de paſſion ne connoît point les obſtacles, s'y expoſe les yeux fermés, les affronte, périt quelquefois en voulant les franchir, & ſouvent auſſi les ſurmonte, & ſort victorieux des entrepriſes les plus téméraires & les plus périlleuſes.

Aut mihi continget felix audacia ſalvo ;
Aut mors ſolliciti finis amoris erit.

OVID. LÉAND. HÉR.

HÉRO
ET
LÉANDRE.

Léandre a vaincu la Nature ;
Un Dieu l'éclaire & le conduit
Aux portes d'une Tour obſcure,
Où la volupté l'introduit.

M. L. C. D. B.

MUSE, chante ce flambeau qui éclairoit des amours cachés dans l'ombre de la nuit ; ce jeune homme fendant les flots de la mer pour s'unir à ſon Amante ; cet hymen nocturne que l'immortelle Aurore ne vit jamais ! Célèbre *Seſtos* & *Abydos*, où Héro & Léandre goûtoient furtivement les délices de leur union ſecrète ! chante ce flambeau, précurſeur de leur amour ! Le ſouverain Jupiter auroit dû placer cette lumière bienfaiſante parmi les Aſtres, & la nommer l'Etoile brillante des

Amans, pour avoir été utile à deux jeunes cœurs livrés à ces tendres inquiétudes, en leur annonçant au milieu des ténèbres l'heure du plaiſir, avant que les Aquilons impétueux euſſent fait ſentir leur ſouffle ennemi. O Muſe (1), rappelle en même-temps dans mes vers la mort funeſte de Léandre, & l'inſtant fatal où ce flambeau s'éteignit.

Les Villes de *Seſtos* & d'*Abydos* étoient bâties l'une vis-à-vis de l'autre, ſur les bords de la mer (2). Un jour Cupidon tend ſon arc, lance une flèche, & embraſe le cœur de l'aimable Léandre, & de la jeune Héro. Cette Beauté demeuroit à *Seſtos*, & ſon Amant dans *Abydos*. Cee deux Aſtres nouveaux brilloient d'un éclat

---

(1) Muſe plaintive, ô toi, qui fais répandre
Ces pleurs touchans, délices d'un cœur tendre;
Des vrais Amans, toi qui peins le malheur,
Donne à ma voix l'accent de la douleur...
Toi, qui chantois Léandre & ſon trépas,
Sur ce rivage où l'Amour pleure encore,
Chante avec moi....

Poëme de PHROSINE ET MÉLIDORE.

(2) *Abydos*, Ville d'Aſie, & qui n'eſt ſéparée de l'Europe que par le détroit des Dardanelles. *Seſtos* eſt bâtie vis-à-vis, & à l'oppoſite, de l'autre côté de ce même détroit. La poſition de ces deux Villes eſt très-remarquable; on peut leur appliquer à juſte titre ce vers de M. de Voltaire:

Lieux où finit l'Europe & commence l'Aſie.

pareil, & formoient le plus bel ornement de ces deux Villes (1).

Si jamais vous paſſez dans ces lieux, cherchez la Tour où Héro ſe tenoit autrefois, un flambeau à la main, pour guider Léandre à travers les flots : allez viſiter le détroit retentiſſant de l'antique *Abydos*, il déplore encore aujourd'hui l'amour & le trépas de l'infortuné Léandre.

Mais comment Léandre qui habitoit dans *Abydos*, a-t-il pu s'enflammer pour Héro, & rendre en même-temps ſenſible à ſon amour cette jeune Beauté ?

La charmante Héro, iſſue d'un ſang illuſtre, étoit Prêtreſſe de Vénus. Comme elle n'avoit pas ſubi le joug de l'Hymen, ſes parens inquiets la faiſoient loger dans une Tour élevée ſur le rivage de la mer. Ses charmes égaloient ceux de la Reine de Cythère : c'étoit une autre Vénus. Sa pudeur & ſa chaſteté l'empêchoient de ſe trouver avec pluſieurs femmes réunies enſemble : jamais elle ne paroiſſoit au milieu des danſes voluptueuſes des jeunes perſonnes de ſon âge : elle évitoit avec ſoin les traits perçans de la jalouſie : (car les femmes ſont ordinairement jalouſes de la beauté de celles de leur ſexe).

---

(1) Ses vrais tréſors étoient deux cœurs fidèles.
PHROSINE ET MÉLIDORE.

Héro offroit tous les jours des ſacrifices à Vénus, & faiſoit ſouvent des libations à Cupidon, afin de ſe rendre propices & favorables ces deux Divinités. Elle redoutoit également & les flèches brûlantes du fils, & la colère terrible de la mère. Vœux ſuperflus ! Soins inutiles ! Héro ne put éviter les traits enflammés de l'Amour.

Déja l'on touchoit à la fameuſe journée où les Habitans de *Seſtos* célèbroient avec beaucoup de pompe & d'appareil la Fête de Vénus & d'Adonis. Tous les peuples des Iſles les plus éloignées y accoururent en foule. Les uns s'y rendirent d'Emonie, les autres de Cypre. Les femmes de Cythère, celles qui danſent ſur le ſommet du Liban couronné de bois odoriférans, abandonnèrent leurs Villes pour s'y trouver. Les Habitans de Phrygie, ceux d'*Abydos*, ville voiſine, ſe raſſemblèrent auſſi à *Seſtos*; enfin on y vint de toutes les contrées. Les jeunes gens amoureux y parurent des premiers. Dès qu'ils entendent parler d'une Fête célèbre, ils y courent, ils y volent auſſi-tôt, non pas tant pour faire des ſacrifices aux Dieux immortels, que pour contempler les charmes des jeunes Beautés raſſemblées dans ces jours ſolennels.

La jeune Héro s'avance majeſtueuſement au milieu du Temple. Un doux rayon éclatoit dans ſes beaux yeux : tous les attraits brilloient ſur ſon viſage voluptueux. Elle reſſembloit à

l'Aurore naiſſante. Ses joues d'albâtre offroient, au-deſſous de ſes belles paupières, la couleur purpurine d'un jeune bouton de roſe qui s'entr'ouvre. Vous euſſiez dit que ſa peau blanche & vermeille étoit une prairie couverte de roſes nouvelles. Lorſque cette jeune Prêtreſſe marchoit, ſa robe flottante laiſſoit entrevoir des roſes à ſes pieds (1). Un eſſaim de Graces embelliſſoit tous ſes traits. Les anciens Poëtes n'avoient imaginé que trois Graces : quelle erreur ! Quand Héro vouloit ſourire, mille Graces animoient ſes yeux enchanteurs. Vénus, il faut en convenir, avoit une Prêtreſſe bien digne d'elle ! En effet, la beauté d'Héro effaçoit celle de toutes les autres femmes. Elle ſembloit être elle-même une autre Vénus. Ses charmes firent impreſſion ſur le cœur de ces tendres Amans. Tous deſiroient d'avoir pour épouſe cette aimable Prêtreſſe. Héro fixoit ſur elle tous les regards ; enchaînoit l'eſprit & le cœur de ceux qui la voyoient marcher légérement dans ce Temple majeſtueux.

---

(1) Il y a mot-à-mot dans le Grec : *Les roſes brilloient aux talons de la jeune fille, vêtue d'une robe blanche.* Ceux qui connoiſſent le coſtume & la chauſſure des femmes Grecques, ne ſeront point ſurpris de ce détail du Poëte. Rien n'eſt plus délicat & plus agréable que ce portrait d'Héro. Depuis la tête juſqu'aux pieds, cette jeune perſonne n'eſt que lis & roſes : elle réunit tous les charmes, toutes les graces, & tous les attraits.

Un jeune homme ravi des appas d'Héro, prononce dans l'inſtant ces mots: » J'ai été à » *Sparte* ; j'ai viſité *Lacédémone* , où l'on diſ- » pute & où l'on reçoit tous les jours le prix » de la beauté ; mais je n'ai jamais vu une jeune » fille auſſi belle , auſſi tendre , auſſi char- » mante. Vénus a ſans doute pour Prêtreſſe la » plus jeune des Graces Je me ſuis laſſé en la » regardant ; mais je n'ai pu me raſſaſier encore » de la contempler. Pour partager une ſeule fois » avec Héro ſon lit voluptueux , je conſentirois » à mourir auſſi-tôt après un tel bonheur. Si je » poſſédois pour épouſe cette Beauté touchante, » je ne deſirerois pas alors d'être placé au rang » des Dieux dans l'Olympe. O puiſſante Cy- » thérée , s'il ne m'eſt pas permis de m'unir à » ta chaſte Prêtreſſe , accorde-moi donc une » épouſe ornée des mêmes attraits! « La plupart des jeunes gens tiennent le même langage paſſionné. Pluſieurs gardent le ſilence , & ca- chent intérieurement leur plaie récente ; mais les charmes d'Héro les troublent tous & les agitent.

Infortuné Léandre , ta bleſſure fut la plus profonde ! Quels combats s'élevèrent alors dans ton ame ? Quand tu apperçus cette jeune Beauté , tu ne t'imaginois pas que ton cœur alloit être déchiré par des traits inviſibles. Bleſſé par des flèches brûlantes , & vaincu ſoudain , tu ne veux plus vivre , ſi tu ne de-

viens l'époux d'Héro. Chaque regard que tu portes ſur elle augmente l'ardeur qui te dévore, & embraſe ton cœur d'un paſſion invincible. En effet une Beauté parfaite perce plus promptement qu'une flèche rapide, le cœur des tendres mortels. D'abord l'œil eſt frappé ; enſuite le trait fatal pénètre au fond de l'ame, & y cauſe des bleſſures cruelles.

Léandre reſſent en même-tems les effets du raviſſement & de la témérité, de la crainte & du reſpect. Il tremble intérieurement ; mais la pudeur le retient, & l'enchaîne encore. Ses regards ſurpris & enchantés errent avidement ſur les charmes d'Héro. Enfin l'excès de ſon amour fait diſparoître ſa pudeur & ſa timidité. Cet Amant devient tout-à-coup téméraire, audacieux : il s'avance doucement, & va ſe placer vis-à-vis de la Beauté qu'il adore, lance ſecrétement ſur elle des regards ſéducteurs, & entraîne ainſi dans l'erreur, par des ſignes muets, l'eſprit de la jeune Prêtreſſe (1).

---

(1) De leurs regards partit un double éclair,
Pareil à ceux qui ſe croiſent dans l'air.
Rapide élan, tendre accord, bien ſuprême,
Moment d'extaſe, où l'on plaît, comme on aime.
Ce fut aux jeux qu'on célébroit au Port,
Qu'Amour, en eux, montra ce doux rapport....
Pour eux la fête auſſi-tôt diſparut ;
Sans ſe parler, leurs regards s'entendirent ;
De leurs tranſports, leurs ames s'applaudirent.

Héro qui voit la paſſion ſecrète qu'elle inſpire, eſt enchantée du triomphe de ſes charmes, baiſſe ſouvent ſon voile ſur ſon viſage, répond de ſon côté à Léandre par des geſtes dérobés, & découvre enſuite ſon front d'albâtre. Léandre s'appercevant qu'Héro connoît ſon amour, & ne le dédaigne pas, s'en réjouit au fond de l'ame.

Pendant que Léandre attend avec impatience le retour de la nuit, le Soleil, au bout de ſa carrière, ſe plonge dans l'Océan, & l'Etoile de Vénus, cette meſſagère des ténèbres, brille au haut des Cieux. Léandre voyant les ombres les plus épaiſſes répandues ſur la terre, devient plus hardi, & plus entreprenant, s'approche plus près de la Prêtreſſe, lui ſerre amoureuſement ſes doigts de roſes, & ſoupire tendrement. Héro paroît courroucée, retire bruſquement ſa belle main, & garde un profond ſilence.

Léandre s'éant apperçu qu'Héro eſt émue & indéciſe, la ſaiſit auſſi-tôt hardiment par ſa robe éclatante, & veut la conduire dans l'endroit le plus écarté de ce Temple auguſte. La

---

Tout le progrès, tout l'effet que produit
Le cours du temps, d'un inſtant fut le fruit :
Le tendre aveu de leur commune atteinte,
Fait ſans détour, fut écouté ſans feinte.

PHROSINE ET MÉLIDORE.

jeune Prêtreſſe le ſuit lentement, & comme à regret, &, ſelon l'uſage de celles de ſon ſexe, elle adreſſe à Léandre ces paroles menaçantes: « Etranger, quelle eſt ta fureur inſenſée ? » Malheureux, pourquoi m'entraîner ainſi ? Je » ſuis vierge : change de deſſein ! Laiſſe ma » robe ! Evite la colère redoutable de mes » riches parens ! Il ne t'eſt pas permis de porter » une main téméraire ſur une Prêtreſſe de Vé- » nus ! Il eſt d'ailleurs difficile, & même im- » prudent de vouloir pénétrer dans le lit d'une » jeune fille «. Héro menace Léandre en ces termes, langage ordinaire des jeunes Amantes.

Léandre ayant entendu ces menaces foudroyantes, connoît qu'Héro eſt enfin devenue ſenſible à ſon amour. (Quand les femmes en effet tonnent, éclatent contre leurs Amans, leur fureur & leur courroux ſont un aveu tacite d'une tendreſſe mutuelle). Dans l'inſtant, Léandre couvre de baiſers le cou d'albâtre d'Héro qui exhale les plus doux parfums, & il prononce en même-temps ces paroles que lui dicte ſon amour véhément : O ma chère Vénus ! » ô ma tendre Minerve, toi que j'adore le plus » après ces deux Déeſſes ! (Je ne te regarde » point comme une ſimple mortelle, mais je te » compare aux filles du puiſſant Jupiter). Heu- » reux celui à qui tu dois le jour ! Heureuſe la » mère qui t'a donné naiſſance, & trois fois » heureux les flancs qui t'ont portée ! Ecoute

» favorablement ma prière ! Prens pitié de » mon amour invincible ! Comme Prêtreſſe » de Vénus, livre-toi aux plaiſirs de Vénus ! » laiſſe-toi perſuader ! viens te ſoumettre aux » loix de l'Hymen, impoſées par cette Déeſſe ! » Une jeune Vierge ne peut être la Prêtreſſe » de la Reine de Cythère ! Vénus ne voit pas » d'un œil favorable les jeunes filles. Si tu » veux connoître ſes vraies cérémonies, & ſes » loix reſpectables, l'Hymen & le lit nuptial te » les apprendront. Si tu aimes Vénus, chéris » auſſi la douce loi des amours qui inondent » l'ame d'un torrent de délices. Reçois-moi » pour ton eſclave, ou, ſi tu le préfères, » pour un Epoux que Cupidon a ſçu t'aſſervir, » en le perçant de ſes flèches victorieuſes ! C'eſt » ainſi qu'autrefois Mercure, armé de ſon ca- » ducée d'or, enchaîna l'intrépide Hercule aux » pieds de la jeune Omphale. Vénus elle-même » m'a guidé vers toi ; ce n'eſt point le prudent » Mercure qui m'amène en ces lieux. Tu con- » nois ſans doute l'hiſtoire d'Atalante ? Pour » conſerver ſa virginité, cette fille dédaigneuſe » refuſa d'entrer dans le lit de Milanion qui » l'idolâtroit. Vénus, irritée de ce refus, » remplit le cœur d'Atalante de l'amour le plus » violent pour celui qu'elle avoit auparavant » dédaigné. Héro, toi que j'adore, conſens à » mes déſirs, & laiſſe-toi attendrir par mon » amour, de peur d'exciter la colère de Vé- » nus ! «

Ainſi

Ainſi parle Léandre : Ses diſcours éloquens perſuadent Héro malgré elle, font naître l'amour au fond de ſon ame, & ſéduiſent ſon cœur. Cette jeune Beauté interdite & muette, tient ſes regards baiſſés, cache ſon viſage que la pudeur colore d'une rougeur éclatante, marche doucement, & recouvre ſouvent ſes belles épaules. Tous ces ſignes annoncent un amour réciproque. Le ſilence d'une jeune fille prouve qu'elle conſent intérieurement à partager les plaiſirs de l'Hymen, & qu'elle reſſent vivement l'aiguillon de l'amour, toujours mêlé d'amertume & de douceur. De même la jeune Héro avoit le cœur embraſé d'une douce flamme, & les charmes de l'amoureux Léandre captivoient, enchaînoient tous ſes ſens. Tandis qu'elle fixoit ainſi ſes regards vers la terre, Léandre, les yeux enflammés d'amour, ne pouvoit ſe laſſer d'admirer le cou tendre & délicat de cette Prêtreſſe.

Héro inonde de pleurs ſes belles joues colorées par la pudeur, &, après un long ſilence, elle adreſſe enfin ces douces paroles à Léandre : » Etranger, tes diſcours pourroient attendrir » les rochers mêmes ! Qui t'a enſeigné l'art de » cette éloquence ſéduiſante ? Malheureuſe que » je ſuis, quel Dieu t'a conduit dans ma Pa» trie ! Mais tu me parles en vain ! En effet, » comment partagerois-je ta paſſion ? Tu n'es » qu'un Etranger errant & vagabond, auquel je

» ne puis accorder ma confiance. Nous ne pou-
» vons être unis publiquement pas les liens
» ſacrés de l'Hymen. Mes parens n'y conſenti-
» ront jamais. Quand tu voudrois reſter ici com-
» me un fugitif inconnu, tu ne pourrois en-
» core, même au milieu des ténèbres, cacher
» ton amour aux yeux de mes ſurveillans.
» D'ailleurs les hommes ſont naturellement
» portés à la raillerie & à la curioſité. Ce que
» l'on fait dans le ſilence & dans le ſecret eſt
» bientôt découvert & divulgué (1). Apprends-
» moi ſans déguiſement ton nom, & quelle eſt
» ta Patrie ? Pour moi, je ne veux rien te
» céler; je porte le nom célèbre d'Héro: une
» Tour fameuſe & élevée me ſert de demeure:
» j'ai pour toute compagnie une ſeule ſuivante:
» mes parens triſtes & chagrins m'ont choiſi
» cette habitation ſur les bords profonds de la
» mer, à l'oppoſite, & vis-à-vis de *Seſtos*. Je
» n'ai près de moi aucunes compagnes de mon
» âge, & je n'apperçois jamais les danſes légè-
» res des jeunes gens. Un bruit importun,
» cauſé par les flots agités, retentit nuit &
» jour à mes oreilles «. Héro ayant ainſi parlé, cache ſous ſon voile ſes joues de roſes, & la pudeur ſe réveillant dans ſon ame, elle s'accuſe

(1) A leur malignité rien n'échappe, & ne fuit:
Un ſeul mot, un ſoupir, un coup d'œil nous trahit;
Tout parle contre nous, juſqu'à notre ſilence.

M. DE VOLTAIRE.

bientôt elle-même, & condamne ſes diſcours.

Léandre, bleſſé des traits perçans de Cupidon, médite en lui-même comment il pourra livrer le combat amoureux. L'Amour, fertile en ruſes, dompte les mortels avec ſes flèches, & guérit enſuite les bleſſures qu'il fait. Tout reconnoît l'empire de l'Amour. Ce Dieu donne des conſeils aux Amans ſoumis à ſes loix. Il n'abandonna pas Léandre dans une circonſtance auſſi délicate, & vint bientôt à ſon ſecours. Ce jeune téméraire, devenu plus hardi, rompt le ſilence en ſoupirant, & tient à Héro ce diſcours artificieux : « Jeune Prêtreſſe, mon amour » pour toi me fera traverſer la mer, quoique » agitée. Fût-elle brûlante, enflammée, ina» bordable, je la franchirois toujours ! Je ne » redoute point les flots en courroux, & je » dédaigne le bruit retentiſſant des vagues, » lorſque je dois être admis dans ta couche » nuptiale. Devenu ton Epoux, je m'élancerai » toutes les nuits dans les ondes, & je paſſerai » à la nage le détroit rapide de l'Helleſpont ; » car je ſuis de la Ville *d'Abydos*, peu diſtante » de celle-ci. Tu me préſenteras ſeulement un » flambeau du haut de ta Tour élevée : comme » je ſerai le vaiſſeau de l'Amour, ta lumière me » ſervira d'étoile au milieu des ténèbres ; je » fixerai ſur elle mes regards, & je ne les » tournerai point du côté du Bootes prêt à ſe » coucher, ni de l'affreux Orion, ni du Cha-

» riot. J'aborderai alors heureuſement ſur les
» rivages fortunés de ta Patrie (1). Mais,
» Héro, prends bien garde que le ſouffle im-
» pétueux de Borée n'éteigne cette lumière qui
» doit me guider ſur les flots ; car je perdrois
» auſſitôt la vie ! Si tu veux ſavoir enfin qui je
» ſuis, le voici : Je m'appelle Léandre, l'É-
» poux de la belle & charmante Héro. «

C'eſt ainſi que ces deux jeunes Amans forment le projet de s'unir par un hymen clandeſtin, & ſe promettent mutuellement de goûter pendant la nuit, à l'aide d'un flambeau allumé, les plaiſirs de l'amour conjugal. Après avoir pris toutes les meſures néceſſaires pour leur union nocturne, ils furent contraints, quoiqu'à regret, de ſe ſéparer. Héro ſe retire, & Léandre dirige ſa courſe vers les hautes murailles d'*Abydos* ; &, de peur de s'égarer au milieu des ténèbres, il porte ſes regards ſur le fanal placé au haut de la Tour.

---

(1) L'Art & l'Amour m'ont ſoumis cet abyme.
Je franchirai cet obſtacle odieux.
Demain, quand l'ombre aura voilé les Cieux,
Sur le ſommet de ton rocher aride,
Fais voir au loin un fanal qui me guide.
J'en ai connu les entours & l'abord.
Veille ſans crainte, attends-moi ſur le bord,
Et tu verras ſur la rive écumante,
Seule à la nage aborder ton Amante.
L'eſpoir, l'Amour, ſon Aſtre & les Zéphirs
Me conduiront au port de mes plaiſirs.

PHROSINE ET MÉLIDORE.

Comme ces deux jeunes Amans déſirent également de ſe livrer une nuit entière aux combats ſecrets des Epoux, ils ſouhaitèrent bien des fois le retour de l'obſcurité ſi favorable aux doux myſtères (1).

Déja la nuit déployoit ſon voile azuré, & apportoit le ſommeil à tous les mortels, excepté à l'amoureux Léandre. Cet Amant attendoit ſur le rivage de la mer mugiſſante le ſignal de ſon brillant hyménée, & tâchoit de découvrir le flambeau funeſte qui doit annoncer de loin ſes plaiſirs ſecrets.

Héro voyant les ténèbres épaiſſes & obſcures de la nuit répandues ſur la terre, allume le flambeau. Il répandoit à peine une foible lumière du haut de la Tour, que Cupidon enflamma le cœur de l'impatient Léandre. Tandis que le fanal brille, ce jeune Amant brûle & ſe conſume.

Lorſque Léandre entend les mugiſſemens horribles des vagues mutinées, il eſt d'abord ſaiſi de crainte & de frayeur; mais, reprenant peu à peu courage, il s'adreſſe à lui-même ces paro-

---

(1) Sur l'autre bord, l'Amante qu'il adore,
De tous ſes vœux fatiguant les Zéphirs,
Preſſoit la nuit d'avancer ſes plaiſirs...
Déja dans l'onde achevant ſa carrière,
L'Aſtre brillant éteignoit ſa lumière.

PHROSINE ET MÉLIDORE.

les, pour raſſurer ſes eſprits effrayés : « L'A-
» mour eſt un Dieu impérieux : la mer eſt un
» élément indomptable ; mais, après tout la
» mer n'eſt que de l'eau ; tandis que les feux
» de l'amour me brûlent intérieurement. Mon
» cœur, raſſemble donc tous tes feux : ne
» crains point cet amas immenſe d'eau ! ſeconde
» ma paſſion ! pourquoi redouter ces vagues
» impétueuſes ! ignores-tu que Vénus a pris
» naiſſance au ſein des mers, & qu'elle a un
» pouvoir ſouverain ſur les ondes, & ſur nos
» propres tourmens ? «

Il dit, & auſſi-tôt il découvre ſes membres délicats (1), met ſes vêtemens autour de ſon cou, s'élance du rivage, ſe précipite dans les flots, & nage toujours vers le flambeau étincelant. Il eſt à la fois le pilote, la charge & le vaiſſeau.

Lorſque des vents contraires ſoufflent avec impétuoſité, Héro couvre avec un pan de ſa robe la lumière qu'elle tient au haut de ſa Tour, juſqu'à ce que Léandre, accablé de fatigue, aborde ſur le rivage. La jeune Prêtreſſe embraſſe alors en ſilence, à l'entrée de ſa priſon

(1) Lorſqu'un rayon de l'amoureux fanal
De ſon bonheur lui montra le ſignal,
Sa main dépouille auſſi-tôt ſa parure,
Et l'art banni rend tout à la nature.

PHROSINE ET MÉLIDORE.

ſolée, ſon Epoux tout hors d'haleine, & dont les cheveux ſont encore mouillés & couverts de l'écume de la mer. Elle le conduit enſuite dans l'endroit où eſt placé le lit, témoin diſcret de ſes appas. Là Héro fait baigner Léandre, le parfume d'eſſence de roſes odorantes, & diſſipe ainſi l'odeur déſagréable de l'onde ſalée.

Dès qu'ils furent couchés dans ce lit ſuperbe, Héro enlace ſes bras voluptueux autour de Léandre, encore tout haletant, & lui adreſſe ces douces paroles : » Cher Epoux, jamais au-
» cun autre Amant n'eſſuya autant de fatigues !
» Tu viens de ſouffrir des peines incroyables !
» Tu as aſſez lutté contre l'onde amère, & ſenti
» l'odeur importune des flots agités ! Oublie
» maintenant tes travaux entre mes bras !
» Viens, cher Epoux, te repoſer ſur mon ſein ! «
Ainſi parle Héro, & Léandre délie auſſi-tôt la ceinture de la jeune Prêtreſſe, & ces deux Amans ſe livrent aux plaiſirs de l'aimable Vénus. On ne danſa point à ces noces : on ne chanta point d'Hymnes près du lit nuptial : aucun Poëte ne célébra par un Epithalame cette belle union : le lit ne fut point éclairé par des flambeaux : les jeunes gens ne formèrent aucune danſe légère, & les parens reſpectables ne chantèrent point à cet Hymenée : la couche nuptiale fut préparée dans le ſilence, à l'heure favorable aux tendres combats : le voile de la nuit fut le ſeul ornement de la

jeune Epouſe, & l'on ne fit point retentir ces mots : *io Hymen! io Hymenée !* Les ténèbres ſeules favorisèrent ces deux Amans, & jamais l'Aurore ne vit Léandre couché dans ce lit ſi célèbre. Tous les matins cet Epoux s'en retournoit avant le jour vers les murs d'*Abydos*, le cœur toujours rempli du deſir inſatiable de revoler bientôt à ſes amours nocturnes.

Héro, vêtue d'une longue robe, ſavoit tromper ſes parens : le jour c'étoit une chaſte Prêtreſſe, & la nuit elle ſe livroit aux plaiſirs de l'Hymen.

Souvent ces deux jeunes Epoux ſouhaitèrent que le Soleil en commençant ſa carrière, fût ſur le point de la finir. Ils avoient l'art de cacher toute la violence de leur paſſion, afin de goûter ſans crainte pendant la nuit les délices de l'Amour. Mais leur bonheur s'éclipſa bientôt, & leur Hymen dura peu de temps ; leur ſort dépendoit en effet d'un élément trop orageux !

Quand la ſaiſon rigoureuſe de l'Hiver eſt arrivée, les vents impétueux grondent horriblement, agitent, ſoulèvent les flots, bouleverſent les mers juſques dans leurs plus profonds abymes, apportent les nuages & les tempêtes, & déployent toute leur rage ſur l'Océan. Le Nautonnier prudent met alors ſes vaiſſeaux en ſûreté dans le Port : mais la crainte de la mer follement irritée ne put le retenir,

Intrépide & amoureux Léandre ! Les vagues en courroux ne purent t'intimider, lorſque le flambeau perfide & cruel t'offrit du haut de la Tour ſa lumière accoutumée, & te rappela l'heure de tes plaiſirs !

L'infortunée Héro auroit bien dû ſe priver de Léandre pendant la ſaiſon des noirs frimats, & ne point allumer le ſignal qui alloit détruire pour toujours une union de ſi courte durée ! Mais l'Amour & les Deſtins l'entraînoient impérieuſement vers ſa perte. Trompée par ces deux Divinités aveugles, ce n'eſt plus, hélas ! le flambeau de l'amour qu'elle préſente, c'eſt une torche funèbre (1).

La nuit avoit ramené les ténèbres : les vents déchaînés ſoufflent avec impétuoſité, s'entrechoquent dans les airs, & fondent tous enſemble ſur le rivage de la mer, & la font retentir au loin de leurs ſifflemens horribles. Léandre encouragé par l'eſpérance de ſe réunir bientôt à ſa tendre Epouſe, s'élance dans la mer, eſt porté, roule ſur le dos des vagues mugiſſantes. Les flots ſont pouſſés par des flots qui leur ſuccèdent, & forment des montagnes

---

(1) De ce flambeau fatal
Qui doit ſervir de perfide ſignal...
Fuis ce rayon ; c'eſt l'aſtre de la mort.

PHROSINE ET MÉLIDORE.

humides. Bientôt l'onde turbulente s'élève juſques aux Cieux : la terre tremble de toutes parts : Zéphir, l'affreux Borée, tous les Aquilons fougueux, ſe livrent des combats terribles ſur la plaine liquide, & y font ſentir les effets de leur fureur : un bruit effrayant & épouvantable ſort du gouffre profond & retentiſſant de la mer agitée.

Léandre ſouffre horriblement pendant cette furieuſe tempête. Il adreſſe ſouvent ſes prières à Vénus, née au ſein des ondes, & à Neptune, le Souverain des flots. Il n'oublie pas Borée : il lui rappelle le ſouvenir de la Nymphe Orithye. Vaines prières ! Aucune de ces Divinités ne le ſecourut dans cet inſtant fatal, & l'Amour lui-même ne détourna pas les ciſeaux de la Parque.

Léandre briſé par le choc redoublé des vagues accumulées, flotte à leur gré, & devient leur triſte jouet. Ses pieds laſſés perdent leur force ; ſes bras épuiſés par leur mouvement continuel, reſtent immobiles (1). Les flots de cette mer indomptable entrent dans ſa bouche entr'ouverte : il avale malgré lui une eau funeſte, & pour comble d'infortune, le ſouffle cruel des Aquilons éteint le flambeau perfide, tranche

(1) Trop de frayeur, de fatigue & d'efforts
Avoient hélas ! épuiſé ſes reſſorts.

PHROSINE ET MÉLIDORE.

& détruit en même-tems la vie & les amours du malheureux Léandre.

Héro, les yeux fixés ſur les flots, ſemble diriger encore la courſe de ſon Amant. Son ame inquiète eſt en proie aux plus cruels ſoupçons. L'Aurore commence enfin à paroître : Héro n'apperçoit point ſon Epoux. Elle porte çà & là ſes regards avides ſur la vaſte étendue de la mer, pour découvrir ſi Léandre, privé de la lumière du flambeau, n'erre point ſur les ondes. O ſpectacle douloureux ! Cette Amante déſolée voit au pied de la Tour ſon cher Epoux inanimé, & déchiré par les pointes des rochers. A cette vue, elle met en pièces le voile brillant qui couvre ſon ſein d'albâtre, jette un cri aigu, & ſe précipite auſſi-tôt dans la mer (1). Ainſi

(1) Il tient en vain, dans cette nuit cruelle,
Ses yeux ouverts, ſes fanaux allumés;
Il a perdu les vœux qu'il a formés.
L'Iſle d'Amour n'a pas vu ſa Déeſſe :
Mille ſoupçons alarment ſa endreſſe.
Il va s'en plaindre au fatal élément ;
Il en approche. O frayeur d'un Amant !
Ma main friſſonne à tracer cette image ;
Il voit flotter un corps près du rivage.
L'effroi, l'amour précipitent ſes pas
Vers ce jouet de l'onde & du trépas.
Quel coup de foudre ! ô Ciel ! c'eſt ſon Amante
Qu'à ſes pieds roule une vague écumante.
C'eſt elle. . . Il tombe, immobile, éperdu,
Sur cet objet dans le ſable étendu. . . .
Tout eſt glacé, la Parque eſt aſſouvie. . .
Prêt d'expirer, le dernier de ſes vœux

périt Héro après la mort déplorable de ſon Epoux, & le plus grand des malheurs réuni enfin pour toujours ces deux Amans fidèles.

Eſt qu'un tombeau les uniſſe tous deux.
Pour couronner cettte union fidelle,
De ſa ceinture il s'enchaîne avec elle.
La mort ainſi ne peut m'en arracher.
Il dit, s'élance, & tombe du rocher.
L'onde engloutit ſa proie infortunée,
Qui reparut vers Meſſine étonnée,
Où l'on grava tous ces événemens
Sur un tombeau commun à ces Amans.

PHROSINE ET MÉLIDORE.

Voici quelques morceaux de la Traduction de Marot, dont j'ai déja parlé : on les lira avec plaiſir.

. . . . . .

. . . . . .

Ero, jadis pleine de bonne grace,
Née de riche & de gentille race,
Etoit Nonain à Vénus dédiée ;
Et ſe tenoit, vierge, & non mariée,
En une Tour deſſus la mer aſſiſe,
Où ſes parens bien jeune l'avoient miſe ;
C'étoit de vrai une Vénus ſeconde :
Mais ſi honteuſe & chaſte, que le monde
Lui déplaiſoit, & tant s'en abſenta,
Qu'onc l'aſſemblée aux femmes ne hanta ;
Et davantage aux lieux jamais n'alloit,
Où la jeuneſſe amoureuſe balloit,
Ni aux feſtins, ni à nopces aucunes,
En évitant des femmes les rancunes :
Car, pour raiſon des beautés gracieuſes ;
Les femmes volontiers ſont envieuſes :
Mais humblement elle faiſoit ſans ceſſe
Vœux & offrande à Vénus la Déeſſe :
Souvent auſſi alloit ſacrifier
A Cupidon, pour le pacifier :
Non moins craignant ſa trouſſe trop amère,
Que le brandon de ſa céleſte mère ;
Mais pour cela ne ſçut finalement

Les traits à feux éviter nullement. . . .
Deda ſ le Temple, où ſe faiſoit la fête,
Ero marchoit en gravité honnête,
Rendant par-tout de ſa face amiable
Une ſplendeur à tous yeux agréable.
Telle blancheur au viſage elle avoit,
Que Cinthia, quand lever on la voit :
Car ſur le haut de ſes joues paroiſſoient
Deux cercles ronds, qui un peu rougiſſoient,
Comme le fond d'une roſe naïve,
Mêlé de blanche & rouge couleur vive.
Vous euſſiez dit ce corps tant bien formé,
Sembler un champ de roſes tout ſemé ;
Car par deſſous ſa blancheur non-pareille,
La Vierge étoit des membres ſi vermeille,
Qu'en cheminant, ſes habits blancs & longs
Montroient par fois deux roſes aux talons.
D'elle au ſurplus ſortoient bien apparentes
Graces ſans nombre, & toutes différentes.
Vrai eſt qu'en tout, trois Graces nous ſont peintes
Des Anciens : mais ce ne ſont que feintes,
Vu que d'Ero un chacun œil friant
Multiplioit cent Graces en riant. . . .
Tu te dis fille à Vénus conſacrée ;
Fais donc cela qui à Vénus agrée.
Viens, viens ma mie, & d'une amour égale
Entrons tous deux en ſa loi conjugale :
Ce n'eſt pas choſe aux vierges bien propice
D'adminiſtrer à Vénus ſacrifice ;

Vénus ne prend aux pucelles plaiſir :
Ses vrais ſtatuts (ſi tu as le deſir
De les ſavoir) & ſes myſtères dignes ,
Ce ſont anneaux , nopces , lits & courtines.
Puiſque aimes donc Vénus douce & traitable,
Aime la loi d'Amour tant délectable ;
Et me reçois, en laiſſant tous ces vœux ,
Pour humble ſerf , ou mari , ſi tu veux.....
Adonc Ero honteuſe de rechef ,
Vers ſon manteau baiſſa un peu le chef,
Et en couvrit ſa face illuſtre & claire ,
Penſant en ſoi , Ero , que veux-tu faire ?
De l'autre part , Léander d'un extrême
Deſir qu'il a , conſulte avec ſoi-même ,
Comme il pourra devenir ſi heureux ,
De parvenir au combat amoureux....
Or avoit jà la nuit , d'eux attendue ,
Sa robe noire en l'air toute étendue ,
Et les humains rendit par-tout dormans ;
Fors Léander le plus beau des Amans.....
Et tellement en la mer ſe gouverne ,
Que lui tout ſeul naviguant vers ſa Dame ,
Etoit ſa nef , ſon paſſeur , & ſa rame.....
Hélas ! c'étoient des nopces , mais ſans danſes.
C'étoit un lit , mais lit ſans accordances
D'Hymnes chantés : nul Poëte on n'y vit ,
Qui du ſacré mariage écrivit.....
Là Ménestrels ne ſonnèrent aubades :
Là Balladins ne jetèrent gambades....
Quant à Ero , pour ſi ſûrement faire ,
Que ſes parens ne connuſſent l'affaire ,

Toujours d'habits de Nonain ſe vêtoit,
Et de jour vierge, & de nuit femme étoit....
. . . . . Puis tout ſubitement,
Jetant un cri de perſonne inſenſée,
Du haut en bas de la Tour s'eſt lancée.
Ainſi Ero mourut le cœur marri,
D'avoir vu mort Léander ſon mari,
Et après mort, qui Amans déſaſſemble,
Se ſont encor tous deux trouvés enſemble.

LÉANDRE ET HÉRO,

CANTATE.

PAR Mlle. DE LOUVENCOURT.

LOIN de la jeune Héro le fidèle Léandre
Formoit d'inutiles déſirs.
Cher objet, diſoit-il, de mes ardens ſoupirs,
A quel bonheur ſans vous puis-je jamais prétendre ?
Quoi ? vainement vous partagez mes feux ?
La mer inhumaine & barbare
Oppoſe un fier obſtacle au plus doux de mes vœux.
Peux-tu ſouffrir, Amour, qu'elle ſépare
Deux cœurs que tu veux rendre heureux ?
Non ; c'eſt trop ſoutenir les tourmens de l'abſence :
N'écoutons plus que mon amour !
Et toi, Vénus, j'implore ta puiſſance ;
Trahirois-tu mon eſpérance
Sur les flots dont tu tiens le jour ?
A ces mots, du rivage il s'élance ſans crainte ;
Le ſilence & la nuit lui prêtent leurs ſecours ;
Et l'amoureuſe ardeur dont ſon ame eſt atteinte
Lui cache le péril qui menace ſes jours.

Dieux des Mers, ſuſpendez l'inconſtance de
l'onde !
Calmez les vents impétueux !
L'Amour expoſe à vos flots dangereux
Le plus fidèle Amant du monde.
Volez, volez, tendres Zéphirs ;
Conduiſez cet Amant fidèle,
Où mille fois, touchés de ſa peine cruelle,
Vous avez porté ſes ſoupirs !
Cependant ſur les flots cet Amant généreux
Trouvoit un facile paſſage.
Le Ciel ſembloit favoriſer ſes vœux.
Il apperçoit déja le fortuné rivage,
Quand tout-à-coup Borée, en ſortant d'eſclavage,
Change un calme ſi doux en un orage affreux.
Tous les vents déchaînés ſe déclarent la guerre :
La foudre éclate dans les Cieux ;
Et la Mer irritée, au-deſſus du tonnerre,
Porte ſes flots audacieux.
Dans ce péril preſſant, Léandre qui ſe trouble,
Ne ſçauroit échapper au trépas qui le ſuit.
L'obſcurité qui ſe redouble,
Dérobe à ſes regards le flambeau de la nuit.
C'en eſt fait : il périt. Cette affreuſe nouvelle
De la ſenſible Héro perce le triſte cœur :
Elle ſuccombe à ſon malheur :
Et dans les mêmes flots cette Amante fidelle
Finit ſa vie & ſa douleur :
Mais Neptune, touché d'une flamme ſi belle,
Reçoit ces deux Amans au rang des Immortels.

Et, réparant du Sort l'injuſtice cruelle,
Unit leurs tendres cœurs par des nœuds éternels.

Amour, tyran des tendres cœurs,
Arrache ton bandeau, connois ton injuſtice,
Et ne laiſſe plus au caprice
A décider de tes faveurs!
Tu répands tes biens & tes peines
Dans un funeſte aveuglement.
Toujours ſur le plus tendre Amant
Tombent tes rigueurs inhumaines.

Entre ces deux excès la route eſt difficile.
Suivez, pour la trouver, Théocrite & Virgile.
Que leurs tendres Écrits, par les Graces dictés,
Ne quittent point vos mains, jour & nuit feuilletés.
Seuls, dans leurs doctes vers, ils pourront vous apprendre
Par quel art ſans baſſeſſe un Auteur peut deſcendre ;
Chanter Flore, les champs, Pomone, les vergers,
Au combat de la flûte animer deux Bergers ;
Des plaiſirs de l'Amour vanter la douce amorce ;
Changer Narciſſe en fleur, couvrir Daphné d'écorce.

VIE
DE THÉOCRITE.

THÉOCRITE naquit à Syracuſe, Ville de Sicile, ſous le règne de Ptolémée, fils de Lagus, environ 270 ans avant l'Ere Chrétienne. Son père ſe nommoit *Simmichus*, & ſa mère *Philine*. Il étoit contemporain de Ménandre, ce fameux Poëte Comique, & vécut à la Cour de Ptolémée Philadelphe, Roi d'Egypte. On rapporte qu'étant de retour dans ſa Patrie, il eut l'imprudence d'écrire, & de publier des Satyres contre Hiéron, Tyran de Syracuſe, qui ſe vengea en le faiſant périr.

Théocrite eſt regardé à juſte titre comme l'Inventeur & le Père de la Poéſie Paſtorale, quoique avant ce Poëte, on eût ſans doute déja compoſé des Chanſons champêtres, & célébré les amours, les jeux, les animoſités, les jalouſies, les combats & toutes les diſputes des Bergers. Tous les connoiſſeurs

donnent à Théocrite le premier rang dans l'Idylle, ou Eglogue, & le préfèrent ſans héſiter à Moſchus, Bion, Virgile même, Calpurnius & Néméſianus. Il eſt impoſſible de faire paſſer dans une Traduction Françoiſe toutes les graces naïves, légères, naturelles & champêtres, la ſimplicité admirable, la douceur enchantereſſe, la ruſticité charmante qui caractériſent les Idylles de ce Poëte. Toutes ces délicateſſes, toutes ces beautés de la Nature s'évanouiſſent dès qu'on les touche: il eſt bien difficile, en les maniant, de ne pas les altérer & les flétrir. Je compte beaucoup ſur l'indulgence du Public pour cet Eſſai, que je n'expoſe au grand jour qu'en tremblant. Comme le bel eſprit fait de plus en plus des progrès, & anéantit les notions les plus naturelles, je vais mettre ſous les yeux du Lecteur le ſentiment de quelques Auteurs modernes ſur la Poéſie Paſtorale, & je commence d'abord par un morceau de l'Abbé Desfontaines, dans lequel il fait connoître la nature du Poëme Paſtoral.

» Si l'on juge, dit ce Critique judicieux, » du mérite de l'ancienne Poéſie Paſtorale ſur

„ l'idée peu avantageuſe qu'on a eſſayé d'en
„ donner vers la fin du dernier ſiècle, & ſi
„ l'on eſt prévenu en faveur du nouveau ſyſtê-
„ me ſur l'Eglogue, on pourra ne prendre au-
„ cun plaiſir à la lecture de celles de Théo-
„ crite. On n'y trouvera ni tendres amouret-
„ tes, ni brillantes antithèſes, ni penſées
„ fines, ni rien qui approche de ces ſentimens
„ analyſés qui forment ce qu'on appelle la mé-
„ taphyſique du cœur, & ce qu'on pourroit
„ nommer la mouſſe de l'eſprit. Il faut aimer
„ le naturel & le ſimple, pour aimer les Paſto-
„ rales de Théocrite & de Virgile, & ſavoir
„ goûter autre choſe que des traits ingénieux
„ & délicats. Il faut avoir aſſez de bon ſens,
„ pour ne pas vouloir que des Habitans de la
„ Campagne ſoient des diſcoureurs de ruelle,
„ ou des perſonnages de Roman. Le Lecteur
„ judicieux doit ſe tranſporter dans ces ſiècles
„ reculés, où la condition Paſtorale, ſans être
„ ſtupide, ni miſérable, étoit affranchie de
„ certaines bienſéances arbitraires, établies
„ dans la ſuite par un nouveau genre de ſociété,
„ qui a exigé des loix, & conſéquemment de
„ nouvelles mœurs, ... Dans ces premiers

„ temps, l'unique paſſion de l'homme étoit
„ peut-être l'amour. Mais comme ce n'étoit
„ pas un deſir effréné, ce n'étoit pas non plus
„ une molle galanterie, ni un ſentiment chimé-
„ rique. Le Berger n'aimoit pas plus ſa Ber-
„ gère, que ſes brebis, ſes pâturages, & ſes
„ vergers. Des troupeaux féconds, une abon-
„ dante récolte, une heureuſe vendange com-
„ bloient ſes déſirs. Son amour-propre ſe bor-
„ noit à avoir de la beauté, & à être loué ſur
„ cet avantage, à exceller dans la Poéſie &
„ dans le Chant. Comme les bois, les moiſ-
„ ſons, les fleurs, les fruits, les troupeaux,
„ les bêtes farouches, les fontaines, les fleuves,
„ les montagnes, les rochers, les prairies,
„ étoient ſans ceſſe préſens à leurs yeux & à
„ leur eſprit: c'étoit le ſujet le plus ordinaire
„ de leurs entretiens; & c'étoit de-là qu'ils
„ empruntoient leur langage figuré. Leurs vers
„ n'avoient point d'autres objets, & s'ils réuſ-
„ ſiſſoient à peindre, ils ſe croyoient avec
„ raiſon excellens Poëtes, ſans le ſecours des
„ antithèſes, des pointes & des épigrammes.
„ Leur galanterie ignoroit cette futile délica-

„ teſſe,

„ teſſe, que la Nature n'enſeigne point : elle
„ ne connoiſſoit dans le commerce amoureux
„ que la tendreſſe, que la bonne foi, & la
„ conſtance. . . . La vertu & le vice étoient
„ également ſimples & naturels. . . Je demande
„ ſi la peinture d'une vie innocente, & d'une
„ ſociété entièrement différente de la nôtre,
„ telle qu'étoit l'ancienne ſociété humaine,
„ n'eſt pas digne de notre attention ? Quoi de
„ plus capable d'animer la Poéſie, & de plaire
„ à l'imagination, que les prairies, les ver-
„ gers, les bois, les fontaines, les ruiſſeaux,
„ la douce haleine des Zéphirs, les fleurs, le
„ chant des oiſeaux, les Abeilles, les grottes,
„ l'azur des cieux ? Les Bergers de Théocrite
„ parlent ſouvent de leurs troupeaux, mais ſans
„ groſſièreté & ſans baſſeſſe, & nullement com-
„ me nos Payſans en pourroient parler aujour-
„ d'hui. Loin que les comparaiſons rendent
„ leurs diſcours froids & languiſſans, c'eſt au
„ contraire ce qui les anime & les embellit.
„ Comme ils ſont ſuppoſés avoir beaucoup de
„ loiſir & de tranquillité d'eſprit, ils peuvent

„ s'exercer plus aiſément, & avec plus de „ juſteſſe que les autres hommes, à comparer „ les choſes : mais leurs comparaiſons ſont tou- „ jours champêtres, & c'eſt ce qui en fait „ l'agrément. Bornés à ce qui frappe ſans „ ceſſe les yeux, & occupés de la pluie & du „ beau temps, du cours du Soleil & des „ Etoiles, de la fécondité de la terre, de „ leurs troupeaux, de la verdure des prés & „ des bois ; ils y rapportent toutes leurs pen- „ ſées, & c'eſt ce qui leur fournit une abon- „ dance merveilleuſe de ſimilitudes, infiniment „ agréables à l'eſprit, qui aime toujours ou à „ comparer lui-même, ou à jouir des compa- „ raiſons qu'on lui offre. »

Voici comme M. l'Abbé Batteux s'exprime dans ſon *Cours de Belles-Lettres* : » On s'eſt „ plu à voir naître la Poéſie Paſtorale ſur les „ bords de l'Anapus, dans les vallées d'Elore, „ où ſe jouent les Zéphirs, où la ſcène eſt „ toujours verdoyante, & l'air toujours ra- „ fraîchi par le voiſinage de la mer. Quel ber- „ ceau plus digne de la Muſe Paſtorale, dont

„ le caractère eſt ſi doux ! . . Théocrite a peint
„ dans ſes Idylles, la Nature ſimple, naïve &
„ gracieuſe : on peut regarder ſon Ouvrage
„ comme la Bibliothèque des Bergers, s'il
„ leur eſt permis d'en avoir une. On y trouve
„ recueillis une infinité de traits dont on peut
„ former les caractères qui conviennent aux
„ Bergers. Il eſt vrai qu'il y en a quelques-uns
„ qui auroient pu être plus délicats ; d'autres,
„ dont la ſimplicité ne nous paroît pas aſſez
„ aſſaiſonnée, mais dans la plupart il y a une
„ douceur, une molleſſe, que ceux qui l'ont
„ ſuivi ont copiée, plutôt que d'entreprendre
„ de l'imiter. On pourroit les comparer à
„ ces fruits d'une maturité exquiſe, ſervis
„ avec toute la fraîcheur du matin, & ce
„ léger coloris que ſemble y laiſſer la roſée.
„ La verſification de ce Poëte eſt admirable,
„ pleine de feu, d'images, & ſur-tout d'une
„ mélodie, qui lui donne une ſupériorité in-
„ conteſtable ſur tous les autres . . . . . Chez
„ Théocrite, l'Idylle eſt dans un bois, ou
„ dans une prairie riante ; il a peint la Nature

„ ſimple, & quelquefois négligée..... On „ veut qu'une Eglogue amuſe doucement, „ mollement, ſi j'oſe parle ainſi; que ſa „ lecture ſoit pour nous comme un demi-ſom- „ meil, où l'on ne penſe qu'autant qu'il le „ faut, pour ſentir qu'on ſe repoſe; & c'eſt „ préciſément ce que produit le ton & la mar- „ che de Théocrite. «

Longepierre, qui a traduit en vers les quinze premières Idylles de Théocrite, parle ainſi de ce même Poëte: « il y a peu de Poëtes auſſi „ fameux, & auſſi dignes de la réputation „ qu'ils ſe ſont aquiſe, que Théocrite. Les „ meilleurs Auteurs de tous les temps qui en „ ont parlé, l'ont comblé d'éloges; & ſes „ Poéſies le louent encore mieux, auprès de „ ceux qui en peuvent connoître les beautés. „ Auſſi ont-elles mille charmes; &, ſous une „ ſimplicité toute naïve, elles enferment des „ agrémens inexprimables; elles laiſſent apper- „ cevoir des beautés dépouillées d'ornemens, „ & même quelquefois un peu négligées, mais „ gracieuſes & touchantes dans leur ſimpli-

„ cité. En un mot, elles ſemblent puiſées dans
„ le ſein de la Nature, & dictées par les Graces
„ mêmes. . . . . L'amour, il eſt vrai, ouvre
„ l'eſprit, mais il ne le change pas; il polit
„ les Bergers, mais il ne les élève point au-
„ deſſus de leur condition, juſqu'à leur faire
„ oublier ce qu'ils ſont : c'eſt le cœur ſur-tout
„ qu'il fait entrer dans le langage qu'il leur
„ dicte. Il leur inſpire des choſes tendres &
„ paſſionnées, des choſes agréables & jolies
„ même ; mais revêtues d'images propor-
„ tionnées à leur caractère, à leur vie, à
„ leur emploi ; empruntées des objets qui
„ les environnent, & embellies de couleurs
„ familières & naturelles à ceux qui par-
„ lent. . . . . Il eſt moins difficile d'orner
„ & d'enrichir, que de peindre à nud. Repré-
„ ſenter la Nature ſans voile & ſans ornement ;
„ l'offrir d'une manière ſimple & naïve ; mêler
„ des graces & des charmes à cette grande
„ ſimplicité, n'eſt pas un talent ordinaire :
„ ce ſont des coups de maître, & l'effort de
„ la plus haute perfection ; & c'eſt auſſi en

„ quoi a réuſſi admirablement Théocrite ;
„ c'eſt ce qui le diſtingue & le caractériſe ;
„ en un mot, c'eſt la ſource de tant de
„ beautés qu'on admire en lui, & de la grande
„ réputation qu'il a méritée. . . . Je ne crains
„ point de dire qu'il n'y a peut-être point de
„ Poëte, dont il ſoit ſi difficile de faire une
„ belle Traduction. La principale beauté de cet
„ Auteur conſiſte dans une grande ſimplicité de
„ penſées & d'expreſſions, dans une peinture
„ naïve & champêtre des mœurs des Bergers,
„ dans des images convenables aux ſujets qu'il
„ traite. . . . Attraits ſans fard, beauté ſans
„ ornement, ſimplicité ſans baſſeſſe, douceur
„ ſans inſipidité, variété ſans égarement, air
„ champêtre ſans ruſticité, abaiſſement ſans
„ petiteſſe, graces ſans affectation, eſprit ſans
„ brillant, contrainte ſans eſclavage ; voilà les
„ charmes qu'on rencontre à chaque pas dans
„ Théocrite. . . . . La Nature règne dans ſes
„ Idylles ; elle y peint, elle y anime, elle y
„ égaye toutes choſes. Elle ſe fait voir &
„ ſentir par-tout, elle y reſpire toute entière.

„ Si l'on y entrevoit l'art dans quelques en-
„ droits, c'eſt toujours ſous l'image de ſa
„ rivale, & ſi bien déguiſé, qu'il eſt impoſſible
„ de le démaſquer entièrement ; les plus fins
„ connoiſſeurs y ſont trompés les premiers....
„ Théocrite eſt ſimple, naïf ; mais d'une
„ ſimplicité qui a mille graces. C'eſt une beauté
„ qui ne doit ſes charmes qu'à elle-même ;
„ une beauté nue & dépouillée de toute ſorte
„ d'ornemens, mais toute gracieuſe & toute
„ attrayante. On diroit que ce Poëte a été
„ perſuadé que la moindre parure, loin d'em-
„ bellir un ſi charmant objet, en déroboit
„ aux yeux quelque grace ; & l'on ne peut ſe
„ laſſer d'admirer un génie qui a trouvé le
„ ſecret de produire de ſi belles choſes, en
„ prenant autant de ſoin pour fuir toute ſorte
„ d'ornemens, que les autres en prennent pour
„ les amener... Il eſt riche en imaginations ;
„ varié, fécond en penſées, en peintures, en
„ caractères. On peut le comparer à un de ces
„ beaux lieux formés à plaiſir par la nature,
„ où elle s'eſt jouée elle-même, & où

„ elle n'a rien oublié de ce qu'elle a cru capa-
„ ble de plaire ; où elle a étalé ſes plus doux
„ tréſors, & dans une confuſion ſouvent né-
„ gligée ; mais toujours abondante & agréable,
„ parmi les objets les plus rians, elle s'eſt plue
„ à en placer quelques-uns de ſauvages, &
„ d'un peu bruts, comme pour ſe diſtinguer
„ par ces traits, & en offrant plus de variété,
„ faire connoître toute l'étendue de ſa puiſ-
„ ſance. . . Théocrite eſt coulant, doux, har-
„ monieux, délicat, heureux & vif dans ſes
„ expreſſions, exact à conſerver le nombre
„ du vers bucolique ; enfin il a tous les avanta-
„ ges de la Langue Grecque : ſa facilité eſt
„ inimitable : ſon génie aiſé produit en grand
„ nombre des choſes ſimples, agréables, na-
„ turelles, ſans peine, ſans étude, ſans deſ-
„ ſein, ſans effort, & en ſe jouant ; en ſorte
„ qu'elles ſemblent naître d'elles-mêmes ſous
„ les mains de ce Poëte, & que communi-
„ quant à ceux qui le liront cette facilité, il
„ met leur eſprit dans une ſituation aiſée &
„ agréable, dont rien ne trouble le calme & la

„ douceur. Plus on aura de délicateſſe, & plus „ on aura de goût pour Théocrite «.

Je n'ajouterai rien à ces éloges, ſinon que ce Poëte eſt quelquefois ſublime, qu'il traite des objets importans, & chante ſouvent d'un ton un peu plus élevé qu'il ne paroît convenir à l'Idylle :

Sicelides Muſæ, paulò majora canamus.

Cependant, ſi l'on y fait bien attention, l'on reconnoîtra que dans les ſujets qui, au premier coup d'œil, ſemblent étrangers au genre Bucolique, ce Poëte a l'art d'employer des images & des comparaiſons champêtres, en ſorte que pour l'ordinaire on peut lui appliquer ces vers admirables de Boileau.

Telle qu'une Bergère, au plus beau jour de Fête,
De ſuperbes rubis ne charge point ſa tête,
Et ſans mêler à l'or l'éclat des diamans,
Cueille en un champ voiſin ſes plus beaux ornemens,
Telle, aimable en ſon air, mais humble dans ſon ſtyle,
Doit éclater ſans pompe une élégante Idylle.

Son tour ſimple & naïf n'a rien de faſtueux,
Et n'aime point l'orgueil d'un vers préſomptueux.
Il faut que ſa douceur flatte, chatouille,
éveille,
Et jamais de grands mots n'épouvante l'oreille.

IDYLLES DE THÉOCRITE.

IDYLLE PREMIÈRE.

THYRSIS, UN BERGER.

THYRSIS.

LE PIN qui couronne les bords de cette claire fontaine fait entendre un doux murmure: mais, aimable Berger, les ſons de ta flûte n'ont pas moins de douceur! Tes chants ne le céderont jamais qu'à ceux de Pan; & ſi ce Dieu reçoit un bouc armé de ſes cornes, tu obtiendras une chèvre; s'il ſe contente au contraire d'une chèvre, tu ne remporteras alors pour prix de ta victoire qu'une jeune chèvre: la chair en eſt tendre & délicate, tant qu'on n'a pas commencé à la traire.

LE BERGER.

Thyrſis, tes chants ſont plus agréables que le murmure de cette eau qui coule en s'épanchant du haut de ce rocher ! Si les Muſes acceptent pour préſent une tendre brebis, ta victoire ſera payée d'un jeune Agneau : mais ſi ces Déeſſes préfèrent l'agneau, tu recevras alors une jeune brebis.

THYRSIS.

Berger, viens t'aſſeoir au pied de ce Côteau ; viens ſur ces bruyères faire réſonner ta flûte en l'honneur des Nymphes ! Pendant ce temps, je ferai paître tes chèvres.

LE BERGER.

Il ne nous eſt pas permis, ô Thyrſis, il nous eſt abſolument défendu de jouer de la flûte vers le milieu du jour : nous redoutons le Dieu Pan : c'eſt le temps où il ſe repoſe, après s'être beaucoup fatigué à la chaſſe. Ce Dieu s'irrite aiſément, & ſon viſage eſt toujours enflammé de colère : mais pour toi, ô Thyrſis, qui as été inſtruit des tourmens de Daphnis ; toi qui as remporté le prix des chants bucoliques., ſuis-moi ; allons nous repoſer ſous cet ormeau touffu, vis-à-vis cette ſtatue de Priape, & celle des Nymphes de ces fontaines. Il y a dans cet endroit des ſièges de gazon, ombragés par ces

chênes majeſtueux : c'eſt une retraite convenable à des Bergers. Si tu veux chanter comme autrefois, lorſque tu diſputois la victoire à Chromis, ce Berger de Libye, je te permettrai de traire trois fois cette chèvre, mère de deux jumeaux; quoiqu'elle allaite deux petits, elle remplit encore chaque jour de ſon lait deux grands vaſes. Je te donnerai en outre une taſſe profonde, enduite de cire odorante : elle eſt garnie de deux anſes : la ſculpture conſerve toute ſa fraîcheur & toute ſa nouveauté. Les bords ſont chargés de lierre ſerpentant, entremêlé avec l'Amaranthe, dont la fleur eſt dorée. Une femme charmante, ornée d'un voile & de bandelettes, eſt gravée au fond. Cette figure eſt deſſinée avec un art merveilleux ; c'eſt un ouvrage parfait. On voit près de cette Beauté deux Amans à longue chevelure : ils lui parlent tour-à-tour, lui font de vifs reproches ſur ſon indifférence : mais ſon ame n'en eſt point touchée ; elle regarde tantôt celui-ci avec un ſourire malin, & tantôt elle paroît donner à celui-là toute ſon attention. Ces deux malheureux, les yeux enflammés d'amour, ſe conſument en vain auprès d'elle. On apperçoit plus loin un vieux pêcheur, & un rocher aride ſur lequel il ſe hâte de traîner un immenſe filet, pour le lancer dans la mer. Ce Vieillard ſemble faire des efforts prodigieux : on diroit qu'il déploye toute ſa force pour cette pêche : ſes veines ſont gonflées au-tour de ſon cou : tous ſes muſcles ſont tendus ; quoique

déja blanchi par les années, il a autant de vigueur qu'à la fleur de l'âge. Une vigne chargée de grappes vermeilles, & ciselée avec un art admirable, s'offre aux regards tout auprès de ce vieux Pêcheur. Un jeune Berger, couché le long de la haie, en est le gardien. On voit autour de lui deux renards : l'un d'eux court à travers le plant de vigne, & détruit les raisins déja mûrs ; l'autre médite quelque fourberie auprès de la panetière ; & semble dire qu'il ne s'éloignera pas sans avoir auparavant dérobé le déjeûner du jeune Pâtre. Celui-ci s'occupe à tresser ensemble de la paille & du jonc, afin d'en construire des pièges pour surprendre des cigales, & il prend tant de plaisir à son ouvrage, qu'il oublie entièrement sa panetière, son déjeûner, & la garde de la vigne. Des branches flexibles d'Acanthe embrassent tout le contour de cette belle tasse. Cet ouvrage divin excitera ton admiration ; tu en seras enchanté. Un jeune Nautonnier de Calydon me l'a vendue pour une chèvre & un grand fromage de lait excellent (1). Ce vase n'a point encore approché de mes lèvres : jamais personne ne s'en est servi : je t'en ferai présent volontiers, ô mon

(1) Quelques Commentateurs prétendent qu'il faut lire *gâteau* au lieu de *fromage*. La différence n'est pas fort essentielle. Ces deux idées sont également champêtres, & dans les mœurs des Bergers.

cher Thyrſis, ſi tu veux chanter les vers que je deſire. Je ne ſuis point jaloux de ta gloire ; allons, commence : tu ne feras point entendre tes chants dans les Enfers, où régnent le ſilence & l'oubli !

THYRSIS.

Commencez, Muſes chéries, commencez des chants bucoliques !

Je ſuis Thyrſis, habitant de l'Etna : c'eſt la voix de Thyrſis que vous entendez.

Muſes, où étiez-vous pendant que Daphnis étoit conſumé d'amour ? Habitiez-vous les vallons délicieux de Tempé, arroſés par le Pénée ? Erriez-vous ſur le Pinde ? Vous ne parcouriez point alors les bords du majeſtueux Anapus, ni le ſommet élevé de l'Etna, ni les ondes ſacrées d'Acis.

Commencez, Muſes chéries, commencez des chants bucoliques !

Les loups, les bêtes féroces ont déploré ſon malheur par leurs hurlemens affreux : les lions à ſa mort ont fait retentir les forêts de leurs longs rugiſſemens.

Commencez, Muſes chéries, commencez des chants bucoliques !

Des Taureaux, des Géniſſes, de jeunes Veaux & leurs mères, ſe ſont attroupés en grand nombre autour de lui, & ont pleuré ſa perte.

Commencez, Muſes chéries, commencez des chants bucoliques !

Mercure le premier quitta le ſommet des montagnes, s'approcha de Daphnis, & lui dit : Quel eſt donc, ô Daphnis, quel eſt le ſujet de ton accablement ? D'où naiſſent les feux qui te conſument ?

Commencez, Muſes chéries, commencez des chants bucoliques !

Tous les Bergers, tous les Paſteurs accoururent vers lui : tous lui demandèrent quel tourment il enduroit. Priape y vint auſſi, & lui adreſſa ces mots : Infortuné Daphnis, pourquoi te laiſſer abattre ainſi par le chagrin ! Une jeune Beauté te cherche avec empreſſement ſur les bords des fontaines, & à travers les forêts.

Commencez, Muſes chéries, commencez des chants bucoliques !

Tu es trop malheureux dans ton amour : il trouble ta raiſon. Juſqu'ici tu avois été célèbre, & renommé par ta ſageſſe ; mais aujourd'hui tu n'es plus qu'un Berger mercenaire, & tu reſſembles à ces Pâtres groſſiers, qui, témoins de l'accouplement des boucs & des chèvres, en ſèchent de douleur.

Commencez, Muſes chéries, commencez des chants bucoliques !

De même quand tu apperçois de jeunes Bergères rire & folâtrer enſemble, auſſi-tôt ta jalouſie ſe manifeſte dans tes regards, de ce que tu ne peux danſer avec elles. Daphnis garda un profond ſilence, & tout entier en proie à ſon amour, il le conſerva juſqu'à ſon trépas.

Commencez, Muſes chéries, commencez des chants bucoliques !

L'aimable Vénus s'y rendit la dernière : les ris voltigeoient ſur ſes lèvres, tandis que la colère étoit au fond de ſon cœur. Eh bien, Daphnis, lui dit-elle, tu te vantois de triompher de l'Amour ! Mais cependant te voilà vaincu, dompté par ce Dieu terrible.

Commencez, Muſes chéries, commencez des chants bucoliques !

Daphnis répondit ainſi à la Déeſſe : O redoutable Vénus ! O Déeſſe odieuſe ! O Vénus, ennemie cruelle des mortels ! Tu crois donc que j'ai perdu toute eſpérance ! Vas, Déeſſe déteſtable, Daphnis cauſera le déſeſpoir de ton fils, juſques dans le ſombre ſéjour des morts.

Commencez, Muſes chéries, commencez des chants bucoliques !

Déeſſe, vas ſur le mont Ida, où l'on dit qu'un jeune Berger... cours vers Anchyſe, à l'ombre des chênes touffus..... ici on ne trouve qu'un léger gazon... Ici les Abeilles voltigent en bourdonnant autour de leurs ruches.

Commencez, Muſes chéries, commencez des chants bucoliques !

Adonis étoit plein de charmes & d'appas : il faiſoit paître des troupeaux : il perçoit des lièvres à la chaſſe, & pourſuivoit des bêtes farouches.

Commencez, Muſes chéries, commencez des chants bucoliques !

Oſe aller te préſenter encore vis-à-vis de Diomède, & le défier au combat ! Dis-lui : J'ai vaincu le Berger Daphnis ; viens combattre contre moi !

Commencez, Muſes chéries, commencez des chants bucoliques !

Loups, bêtes féroces, & vous, Ours, habitans des montagnes, adieu ; le Berger Daphnis n'habitera plus avec vous ſous ces chênes, au milieu des bois & des forêts ! Adieu, belle Fontaine d'Aréthuſe ! Adieu, Fleuves qui roulez doucement vos flots argentés, vers les ondes du Thymbris !

Commencez, Muſes chéries, commencez des chants bucoliques !

O Pan ! ô Dieu des Bergers, ſoit que tu parcoures maintenant la haute montagne du Lycée ; ſoit que tu erres ſur le vaſte ſommet du Ménale, viens dans l'Iſle de Sicile : abandonne le Promontoire d'Hélice, & le tombeau élevé du fils de Lycaon, ce Tombeau révéré même des Dieux !

Ceſſez, Muſes, ceſſez enfin ces chants bucoliques !

Approche, Roi des Bergers ; reçois cette flûte harmonieuſe, agréable, & collée avec de la cire ! L'embouchure en eſt aiſée. Victime

malheureuſe de l'Amour, je me ſens entraîner dans les Enfers.

Ceſſez, Muſes, ceſſez enfin ces chants bucoliques!

Buiſſons, & vous épines, produiſez, portez maintenant des violettes! Que le beau Narciſſe étale déſormais ſes fleurs ſur le genevrier! Que tout change de forme & de nature! Que le Pin ſe charge de poires, puiſque Daphnis périt cruellement! Que les Cerfs bleſſent maintenant les Chiens, & que les triſtes Hiboux le diſputent ſur les montagnes aux tendres Roſſignols!

Ceſſez, Muſes, ceſſez enfin ces chants bucoliques!

Daphnis n'en put dire davantage: ſes forces l'abandonnent: Vénus s'approche de lui, veut le ſoutenir & le ranimer; mais la Parque avoit déja coupé la trame de ſes jours. C'eſt ainſi que Daphnis paſſa le fleuve fatal: l'onde noire engloutit ce Berger agréable aux Nymphes, & favoriſé des Muſes.

Ceſſez, Muſes, ceſſez enfin ces chants bucoliques!

Berger, donne-moi la taſſe, & fais approcher la Chèvre, afin que je puiſſe la traire, & faire des libations aux Muſes. Je vous ſalue, Muſes chéries, je vous ſalue! Je veux dans la ſuite chanter en votre honneur des chanſons encore plus douces & plus harmonieuſes.

LE BERGER.

Puiſſe ta bouche enchantereſſe être remplie de flots délicieux de miel ! Puiſſes-tu ſavourer des figues cueillies dans l'Attique ! Tu chantes avec plus de douceur que la Cigale. Voici la taſſe, aimable Berger : combien l'odeur en eſt ſuave ! Tu vas croire qu'elle a été plongée dans la Fontaine des Déeſſes des Saiſons. Viens ici Cyſſethe ! Berger, tu peux la traire préſentement : & vous, mes Chèvres, gardez-vous de ſauter & de bondir devant votre chef (1), de peur d'exciter ſes feux !

IDYLLE II (2).

SIMETHE, OU L'ENCHANTERESSE.

Où ſont ces lauriers ? Où ſont ces Philtres amoureux ? Theſtylis, apporte-les-moi promptement, & couronne cette coupe avec de la

(1) Devant le *Bouc*.

(2) Longepierre s'exprime ainſi au ſujet de cette Idylle : » Cette Idylle eſt, à mon gré, » la plus belle de Théocrite, & peut-être » nous reſte-t-il peu de morceaux de l'Anti- » quité auſſi parfaits. Il y règne d'un bout à » l'autre un génie, une vivacité, une force » d'expreſſion, & ſur-tout un pathétique qui

laine couleur de pourpre, afin d'amollir le cœur de l'infidèle qui cauſe mon tourment ! Il y a douze jours entiers que le cruel m'abandonne. Il ignore ſi je reſpire encore ou non. Le barbare n'a pas même daigné frapper à ma porte. Vénus & le volage Amour ont ſans doute fixe ſon cœur vers un nouvel objet. J'irai demain dans la Paleſtre de Timagète, pour le voir : je lui demanderai pourquoi il en agit ainſi avec ſon Amante. Mais je veux lui faire ſentir aujourd'hui le pouvoir de mes enchantemens. O Lune, prête-moi ta brillante clarté ! ô Déeſſe, je vais t'adreſſer mes chants, ainſi qu'à l'infernale Hécate que les chiens redoutent, lorſqu'elle marche au travers des flots de ſang noirâtre, & parmi les oſſemens & les tombeaux. Je te ſalue, Hécate, Divinité terrible ! Ne m'abandonne pas ! Rends ces charmes auſſi puiſſans que ceux de Circé, de Médée, & de la blonde Périmède !

Charme puiſſant, ramène dans ces lieux mon Amant volage !

Le feu a déja conſumé la farine ! Jettes-en d'autre, trop lente Theſtylis ! Mais à quoi

---

» t uche & qui attache agréablement : auſſi » ai-je oui dire à M. Racine, ſi bon juge & ſi » grand maître en cette matière, qu'il n'a » rien vu de plus vif, ni de plus beau dans » toute l'Antiquité «.

penſes-tu donc ? Scélérate, ſerois-je auſſi l'objet de tes mépris ? Jette donc cette farine dans le feu, & dis en même-temps ; *J'y jette de même les os de Delphis.*

Charme puiſſant, ramène dans ces lieux mon Amant volage !

Delphis cauſe mon tourment. C'eſt pour l'en punir que je brûle ce laurier : il a pris feu tout-à-coup en pétillant, & s'eſt entièrement réduit en cendres. Puiſſe une flamme dévorante conſumer également Delphis !

Charme puiſſant, ramène dans ces lieux mon Amant volage !

Comme je fais fondre cette cire ſous d'heureux auſpices, que l'Amour amolliſſe de même le cœur de Delphis ! Comme ce cercle d'airain roule à mes pieds, que l'ingrat, conduit par Vénus, faſſe pareillement pluſieurs tours vis-à-vis de cette porte !

Charme puiſſant, ramène dans ces lieux mon Amant volage !

Je vais offrir le ſon. Pour toi, Diane, tu pourrois amollir non-ſeulement le diamant renfermé dans les entrailles de la terre, mais encore les corps les plus durs & les plus ſolides ! Theſtylis, les chiens commencent à aboyer dans la ville : la Déeſſe paroît déja dans les carrefours : frappe au plutôt ce vaſe d'airain !

Charme puiſſant, ramène dans ces lieux mon Amant volage !

La mer eſt calme préſentement, & les vents ſe taiſent, tandis que la douleur aſſiège cruellement mon ame. Je brûle toute entière pour l'ingrat, qui, au lieu de me donner le doux nom d'Epouſe, m'a ravi malheureuſement mon tréſor le plus précieux, & a flétri ma réputation !

Charme puiſſant, ramène dans ces lieux mon Amant volage !

Je fais trois libations, & je répète trois fois ces mots, ô redoutable Déeſſe ! *Quelque objet qui enchaîne le cœur de mon Amant, puiſſe Delphis l'oublier, ainſi que Théſée perdit à Naxe, dit-on, le ſouvenir de la belle Ariane !*

Charme puiſſant, ramène dans ces lieux mon Amant volage !

L'Hippomane croît dans l'Arcadie : cette plante rend furieux les chevaux & les cavalles légères & les fait errer à pas précipités ſur le ſommet des montagnes. Puiſſé-je voir Delphis, ſaiſi d'une fureur amoureuſe, accourir ici de la Paleſtre avec la même ardeur !

Charme puiſſant, ramène dans ces lieux mon Amant volage !

Delphis a perdu cette frange de ſon vêtement : je vais la mettre en pièces, & la jeter dans ce feu violent. Amour, ah cruel Amour, tu as tari tout mon ſang dans mes veines !

Charme puiſſant, ramène dans ces lieux mon Amant volage !

Delphis, je broyerai un Lézard, & je te porterai demain ce breuvage funeſte ! Theſtylis, prends ces poiſons : frottes-en le ſeuil de cette porte, où mon cœur reſte toujours enchaîné, tandis que le perfide me dédaigne, & dis en même temps (1) ; *je diſperſe les os de Delphis.*

Charme puiſſant, ramène dans ces lieux mon Amant volage !

Maintenant que je ſuis ſeule & abandonnée, depuis quelle époque pleurerai-je mon amour ! Par où commence rai-je ! Qui m'a fait ce préſent fatal ! Anaxo, fille d'Eubulus, vint, une corbeille à la main dans le bois conſacré à Diane : on y conduiſoit avec beaucoup de pompe pluſieurs bêtes ſauvages, & ſur-tout une Lionne ſuperbe.

Lune adorable, dis comment l'Amour a pris naiſſance dans mon cœur !

Theucarile, ma Nourrice, dont le ſouvenir me ſera toujours agréable, demeuroit auprès de nous : elle me pria, me conjura d'aller voir cette Fête brillante. Hélas, je la ſuivis malheureuſement ! J'étois vêtue d'une robe précieuſe, & couverte d'un voile fin & délié, que j'avois emprunté à Cléaris.

---

(1) Il y a dans le Grec, dis en *crachant*. Cette circonſtance avoit lieu dans les enchantemens. Cette idée peut paroître déſagréable à des François : mais il faut ſe tranſporter, quand on lit un Auteur, dans les ſiècles où il écrivoit.

Lune

Lune adorable, dis comment l'Amour a pris naiſſance dans mon cœur !

Lorſque j'étois au milieu du chemin qui conduit à la maiſon de Lycon, j'apperçus Delphis & Eudamippe : ils marchoient enſemble : le tendre duvet de leurs joues reſſembloit au pâle ſouci, & leur peau étoit plus éclatante que le diſque de la Lune. Ils revenoient de la Paleſtre, où ils s'étoient beaucoup exercés.

Lune adorable, dis comment l'Amour a pris naiſſance dans mon cœur !

Dès que je le vis, ma raiſon ſe troubla ; mon cœur fut cruellement tourmenté ; ma beauté perdit tous ſes charmes ; interdite, éperdue, je ne pris plus d'intérêt à cette Fête, & j'ignore comment je m'en retournai : une fièvre brûlante me conſumoit : je reſtai couchée dans mon lit dix jours & dix nuits.

Lune adorable, dis comment l'Amour a pris naiſſance dans mon cœur !

Une pâleur mortelle ſe répandit ſur tout mon corps : mes cheveux tombèrent : j'étois d'une maigreur épouvantable. Quels mouvemens ne me ſuis-je point donnés alors ! Quelle Magicienne n'ai-je pas conſultée ! Soins inutiles ! Je ne reçus aucun adouciſſement, & le tems fuyoit d'une aile rapide.

Lune adorable, dis comment l'Amour a pris naiſſance dans mon cœur !

Je découvris enfin la vérité à Theſtylis. Trouve, lui dis-je, un remède à mon cruel tour-

ment ! Infortunée que je ſuis, Delphis poſſède mon ame toute entière ! Rends-toi auprès de la Paleſtre de Timagète : tâche d'y appercevoir Delphis ; il ſe trouve tous les jours dans cet endroit qu'il aime beaucoup (1).

Lune adorable, dis comment l'Amour a pris naiſſance dans mon cœur !

---

(1) Les *Paleſtres*, chez les Grecs, étoient des eſpèces d'Académies entretenues aux dépens du Public : on les appeloit encore *Gymnaſes*, & elles étoient compoſées de différentes pièces, dont voici les principales : les Portiques extérieurs qui étoient le lieu où les Mathématiciens, les Philoſophes, les Rhéteurs, & les Maîtres des autres Sciences, faiſoient leurs leçons publiques ; l'*Ephebeum*, où ſe rendoient les jeunes gens pour apprendre en particulier, & hors du public leurs exercices : ils s'y aſſembloient toujours de grand matin ; le *Gymnaſterion*, où l'on gardoit les habits de ceux qui alloient aux bains, ou aux exercices ; l'*Unctuarium*, où ſe faiſoient les onctions qui précédoient, ou qui ſuivoient la lutte ou les bains ; le *Coniſterium*, où l'on ſe couvroit de ſable pour ſécher l'huile ou la ſueur ; la *Paleſtre*, où ſe faiſoient les exercices de la lutte, du pugilat, du pancrace ; le *Sphæriſterion*, qui étoit proprement un jeu de paume deſtiné pour les exercices où l'on ſe ſervoit d'une balle ; les *Xiſtes*, qui étoient des portiques où les Athlètes faiſoient leurs exercices quand il faiſoit ou mauvais temps, ou pendant l'hiver. Le *Stade* faiſoit encore partie des *Paleſtres* ou *Gymnaſes* : c'étoit un grand eſpace de terrein ſablé, & de forme demi-circulaire ; il y avoit des degrés

Quand tu le verras ſeul, fais-lui quelque ſigne, & dis-lui : *Simethe vous demande.* Amène-le enſuite avec toi. Theſtylis part à ces mots, & revient accompagnée du charmant Delphis. Dès que je l'apperçus franchir d'un pied léger le ſeuil de cette porte.....

Lune adorable, dis comment l'Amour a pris naiſſance dans mon cœur !

Soudain je devins plus froide que la glace. Une ſueur pareille à la roſée du matin inondoit mon viſage : ma langue embarraſſée gardoit le ſilence : je n'aurois pu même faire entendre les ſons mal articulés que balbutient en ſonge les enfans, lorſqu'ils appellent leur tendre mère. J'étois glacée, pétrifiée.

Lune adorable, dis comment l'Amour a pris naiſſance dans mon cœur !

Le cruel me regarde, baiſſe les yeux, s'aſſied auprès de moi, & m'adreſſe ces paroles : Simethe, quand tu m'as fait dire de venir tu n'as prévenu mon deſir, qu'autant que je devançai dernièrement à la courſe le beau Philinus.

---

tout-au-tour, où ſe plaçoient les Spectateurs. Les exercices Paleſtriques ſe réduiſoient à neuf ; ſçavoir, la *Lutte*, le *Pugilat*, le *Pancrace*, la *Courſe*, l'*Hoplomachie*, le *Saut*, le *Diſque*, le *Trait*, & le *Cerceau*. Chez les Grecs, tous les enfans de condition étoient également élevés & dans les Lettres, & dans tous les exercices de la Paleſtre.

Dictionnaire des Antiquités Romaines.

Lune adorable, dis comment l'Amour a pris naiſſance dans mon cœur !

Je ſerois venu certainement cette nuit avec quelques amis, j'en jure par mon ardent amour. Je t'aurois apporté des pommes de Bacchus. Une couronne de peuplier blanc, conſacré à Hercule, & ornée de bandelettes de pourpre, m'auroit ceint la tête.

Lune adorable, dis comment l'Amour a pris naiſſance dans mon cœur !

Combien j'aurois été enchanté d'être reçu favorablement ! On me vante parmi tous les autres jeunes gens à cauſe de ma légèreté & de ma beauté. Si j'euſſe cueilli alors un baiſer ſur ta belle bouche, je ſerois reſté tranquille ; mais ſi tu m'avois au contraire refuſé avec dédain, & que ta porte m'eût été fermée, 'aurois employé dans l'inſtant le fer & le feu pour l'ouvrir.

Lune adorable, dis comment l'Amour a pris naiſſance dans mon cœur !

J'avoue maintenant que j'ai des graces à rendre à Vénus, & enſuite à toi, Simethe. Après Vénus, c'eſt toi qui m'as arraché à ma flamme dévorante : tu m'as appelé dans ta maiſon, lorſque j'étois preſque entièrement conſumé : car l'Amour allume ſouvent des feux plus brûlans que ceux de Vulcain.

Lune adorable, dis comment l'Amour a pris naiſſance dans mon cœur !

L'Amour par ſes fureurs inſenſées fait aban-

donner à une jeune fille la maiſon paternelle, & le lit nuptial à l'Epouſe. Ainſi parla Delphis, & moi, trop foible & trop crédule, je le prends par la main, je l'incline mollement ſur mon lit : ſoudain nos corps unis s'embraſent mutuellement : nos viſages brillent d'une plus vive ardeur, & nos ſoupirs confondus forment un murmure voluptueux. Enfin, pour ne te rien dire d'inutile, ô Lune favorable, nous avons mis le comble à nos déſirs, en nous livrant aux plus vifs tranſports de l'Amour. Depuis cet inſtant heureux juſqu'à ces jours derniers, nous n'avions pas eu lieu de nous plaindre l'un de l'autre. La mère de Philiſte, ma joueuſe de flûte, & de Méliſſe, eſt venue me trouver ce matin, lorſque les chevaux du Soleil montoient ſur l'horiſon, & ramenoient du ſein de l'Océan l'Aurore aux doigts de roſe. Au milieu de pluſieurs diſcours que m'a tenus cette femme, elle m'a fait entendre que Delphis étoit amoureux ; qu'elle ne connoiſſoit point l'objet de ſon nouveau martyre ; mais que cet inconſtant a bu à pluſieurs repriſes à l'Amante qui le captive aujourd'hui ; qu'il s'eſt enfuit avec précipitation, & que ſa maiſon eſt ornée & remplie de guirlandes de fleurs. Voilà tout ce que m'a raconté cette Nourrice : elle eſt très-véridique. En effet, avant cette époque funeſte, il venoit me voir pluſieurs fois chaque jour, & laiſſoit ſouvent chez moi ſon

vaſe d'airain (1) : mais il y a déja douze jours que je n'ai vu l'ingrat. M'auroit-il oubliée ! Trouveroit-il ailleurs des plaiſirs ! Je vais employer contre lui tous mes charmes ; &, s'il ſe plaît à augmenter mon tourment, je le précipiterai dans les Enfers. Tels ſont les Philtres puiſſans que je conſerve dans une corbeille, & dont un Aſſyrien m'a enſeigné l'uſage. Adieu, Lune adorable ; pouſſe tes chevaux vers l'Océan ! Pour moi, je ſupporterai ma douleur, comme je l'ai fait juſqu'à ce moment. Adieu, Lune brillante ! Adieu, Aſtres étincelans, qui accompagnez le char de la nuit au milieu du calme & du ſilence.

(1) Les Athlètes avoient une ſorte de vaſe de peau, ou d'airain, dans lequel ils mettoient l'huile dont ils ſe frottoient.

IDYLLE III.

AMARYLLIS.

JE cours vers Amaryllis, tandis que mes chèvres paiſſent ſur le ſommet de cette montagne, ſous la conduite de Tityre. Fais paître mes Chèvres, ô mon cher Tityre, & mène-les ſe déſaltérer à la fontaine : mais prends garde que ce bouc blanc de Lybie ne te heurte de ſes cornes!

O charmante Amaryllis, pourquoi n'avances-tu plus la tête hors de cet antre, pour me donner, comme autrefois, le doux nom de ton Amant. Me haïrois-tu préſentement ? ou bien trouverois-tu, lorſque je t'approche, Bergère dédaigneuſe, mon nez trop écraſé, & ma barbe trop touffue ? Tu m'obligeras enfin à trancher le fil de mes jours (1) ! Je t'apporte dix pommes, cueillies dans l'endroit où tu me l'avois ordonné. Demain je t'en offrirai d'autres. Conſidère ma douleur amère ! Que ne puis-je devenir Abeille ? J'entrerois en bourdonnant dans ton antre ; j'y pénétrerois à travers le lierre & la fougère qui t'environnent. Ah !

(1) *A m'étrangler.*

je connois maintenant l'Amour ! C'eſt un Dieu cruel : il a certainement ſucé le lait d'une Lionne, & ſa mère l'a élevé dans les forêts ! Semblable à une flamme dévorante, il me brûle & me conſume. Nymphe aux regards enchanteurs, aux beaux ſourcils noirs ! Nymphe au cœur de roche, ſerre ton Berger entre tes bras, & permets-lui qu'il t'embraſſe ! On trouve une volupté délicieuſe même dans de ſimples baiſers. Tu vas me forcer, ô ma chère Amaryllis, à mettre en pièces cette couronne formée de feuilles de lierre, & de perſil odoriférant : je te la réſervois. Hélas ! que deviendrois-je ! Quel malheur m'accable, infortuné que je ſuis ! Tu ne daignes pas ſeulement m'écouter ! Je vais mettre bas cet habit de peau, & me précipiter dans les flots, où le Pêcheur Olpis tend des piéges aux Thons. Les dangers auxquels je ſerai expoſé te cauſeront de la joie. Je voulus connoître dernièrement ſi tu m'aimois : la feuille que j'avois placée ſous mon coude, ne rendit aucun ſon, & ſe deſſécha ſur le champ. (1) La vieille Agro, qui prédit l'avenir avec un crible, me dévoila l'autre jour la vérité, pendant qu'elle ramaſſoit des épis. Tu

(1) Les Anciens, pour connoître s'ils étoient aimés, prenoient une feuille, & la plaçoient, ou ſous le coude, ou ſur la main, ou ſur l'épaule : ils la preſſoient enſuite, & ſi elle rendoit du ſon, c'étoit un augure favorable.

brûles, me dit-elle, pour Amaryllis ; mais c'eſt en vain ! l'ingrate ne répondra jamais à ton amour. Malgré cette prédiction, je te conſerve une chèvre blanche, mère de deux Jumeaux. La brune Erithacis, fille de Mermnon, me la demande : Je la lui donnerai enfin, puiſque tu ris de mon tourment... Mais j'éprouve (1) un treſſaillement à l'œil droit ! Eſt-ce que je verrois bientôt ma Bergère ! Je vais m'aſſeoir au pied ce pin, & chanter : elle daignera peut-être me regarder : ſon cœur n'eſt pas de diamant.

Hippomène, déſirant d'épouſer une jeune Princeſſe, prit dans ſes mains des pommes d'or, & fournit glorieuſement la carrière. Dès qu'Atalante les vit, ſon ame ſe troubla, & ſon cœur fut enflammé du plus ardent amour (2).

Le Devin Mélampe conduiſit à Pile un Troupeau qui paiſſoit ſur le mont Othrys. La charmante Péro, mère du ſage Alphéſibée, devint alors l'épouſe de Bias.

---

(1) Le treſſaillement de l'œil étoit mis au nombre des augures, ainſi que le vol des oiſeaux, les coups de tonnerre, l'éternument, &c.

(2) Atalante étoit fille de Schénée : pluſieurs Princes la recherchèrent en mariage; mais ſon père ne voulut l'accorder qu'à celui qui la vaincroit à la courſe. Hippomène eut ce bonheur, en uſant d'artifice. Il jeta dans la carrière des pommes d'or que Vénus lui avoit données.

Adonis faiſant paître ſes brebis ſur le ſommet des montagnes, n'enflamma-t-il pas la belle Vénus d'une paſſion ſi violente, que cette Déeſſe preſſoit encore ſur ſon ſein ce Berger froid & inanimé ?

Que j'envie le ſort d'Endymion livré à un ſommeil continuel ! Que je ſuis jaloux, ô ma chère Amaryllis, du bonheur de Jaſion qui goûtoit des plaiſirs dont vous n'êtes pas dignes d'entendre le récit, ô profanes mortels !

J'ai un cruel mal de tête : mais, Amaryllis, tu n'en es point touchée. Je ne chanterai pas davantage. Je vais m'étendre & me coucher ici : les Loups me dévoreront, & ma mort aura pour toi la douceur du miel.

Atalante s'étant arrêtée pour les ramaſſer, fut vaincue par Hippomène, & devint ſon Epouſe.

Mélampe étoit frère de Bias qui devint éperdument amoureux de la jeune Péro. Celle-ci ne devoit être l'Epouſe que de celui qui ameneroit à Nélée, ſon père, les Vaches d'Iphicle. Mélampe les lui amena, & demanda Péro pour Bias ſon frère. On raconte différemment l'hiſtoire de ces deux frères.

Tout le monde connoît la fable d'Adonis, & celle d'Endymion : il ſeroit inutile de nous y arrêter.

Jaſion, fils de Minos & de la Nymphe Phronie, étoit Roi de Crète. *Ce Prince s'étant endormi dans une Prairie, Cérès s'approcha de lui pendant ſon ſommeil, & en eut Plutus.

IDYLLE VIII. (1).

DAPHNIS, MÉNALQUE, UN BERGER.

MENALQUE faiſoit paître ſes Brebis ſur de hautes montagnes, & y rencontra l'aimable Daphnis qui gardoit auſſi ſon troupeau de Bœufs. Ces deux Bergers étoient blonds: tous deux à la fleur de l'âge: tous deux habiles à chanter, & à jouer de la flûte. Ménalque apperçut le premier Daphnis, & lui parla ainſi:

MENALQUE.

Daphnis, Paſteur de Troupeaux mugiſſans, veux-tu diſputer avec moi le prix du chant? Je t'avoue ſincèrement qu'il ne me ſera pas difficile de remporter la victoire.

Daphnis lui répondit en ces termes:

DAPHNIS.

Ménalque, conducteur de Brebis couvertes de riches toiſons, ſavant joueur de flûte, tes

(1) M. l'Abbé Batteux, dans ſon *Cours de Belles-Lettres*, Tom. I. a donné la Traduction de cette Idylle, & de trois autres que j'ai également traduites de nouveau. Je crois qu'il ne le trouvera pas mauvais; d'autant plus qu'il n'entroit pas dans ſon plan de les traduire en entier.

chants, quels que ſoient tes efforts, ne l'emporteront point ſur les miens !

MENALQUE.

Veux-tu eſſayer ? Veux-tu dépoſer un prix pour le vainqueur ?

DAPHNIS.

Je diſputerai volontiers contre toi, & je conſens à donner un gage.

MENALQUE.

Mais quel gage pourrons-nous dépoſer qui ſoit digne de notre victoire ?

DAPHNIS.

Pour moi, je riſquerai un Veau tendre; & toi, tu mettras un Agneau auſſi gros que ſa mère.

MENALQUE.

Je ne puis gager un Agneau : mon père & ma mère ſont trop redoutables : ils comptent chaque ſoir toutes les Brebis.

DAPHNIS.

Mais, que peux-tu donc parier ? Quel prix remportera donc le vainqueur !

MENALQUE.

J'ai une belle flûte à neuf trous, que j'ai faite moi-même. Les tuyaux ſon de la même

longueur, & unis enſemble avec de la cire blanche. Je la mettrai pour gage : mais je ne parierai rien de ce qui appartient à mon père.

DAPHNIS.

J'en poſſède une toute ſemblable : les tuyaux en ſont également joints avec de la cire odoriférante. Je l'achevai ces jours derniers ; je me déchirai même le doigt en la faiſant, & j'en reſſens encore de la douleur. Mais qui nous écoutera ? Quel ſera notre Juge ?

MENALQUE.

Si nous appellions ce Berger dont le chien blanc aboye autour de ſes Chevreaux !

Ces deux jeunes rivaux appellent le Berger : il accourt auſſi-tôt pour les entendre : ils chantent tous les deux à la fois ; mais comme le Berger veut juger leurs chants, on conſulte le ſort ; il tombe ſur Ménalque : celui-ci doit jouer le premier de la flûte, & Daphnis lui répondre par des couplets champêtres. Ménalque commence donc ainſi :

MENALQUE.

Bois, & vous, fleuves, dont l'origine eſt céleſte, ſi Ménalque a chanté quelquefois ſur ſon chalumeau des airs agréables, procurez à ſes Brebis de gras pâturages ; & ſi Daphnis conduit ici ſes Geniſſes, accordez-lui la même faveur !

DAPHNIS.

Herbes tendres, claires Fontaines, gazons délicieux, ſi Daphnis chante auſſi agréablement que le Roſſignol, engraiſſez ſes troupeaux; & ſi Ménalque vient dans ces lieux, qu'il y trouve d'abondans pâturages!

MENALQUE.

Dans tous les endroits où paroît ma charmante Bergère, le Printemps ſourit, les pâturages abondent, les mamelles ſont remplies de lait, & les jeunes Troupeaux s'engraiſſent: mais dès qu'elle s'éloigne, les gazons ſe deſſèchent, & le Berger languit.

DAPHNIS.

Les Brebis & les Chèvres mettent bas des jumeaux, les Abeilles rempliſſent de miel leurs ruches, les chênes portent plus haut leur tête majeſtueuſe, dans les lieux où ſe trouve le beau Milon; mais quand il les abandonne, le Berger ſéche auſſi-tôt de douleur, & les Troupeaux maigriſſent.

MENALQUE.

O toi, le mari de mes Chèvres blanches! O profondeur immenſe des forêts!... Et vous, mes Chevreaux, venez vous déſaltérer dans ce ruiſſeau: Milon eſt dans ces contrées: & toi qui es privé de tes cornes, cours dire à ce

même Milon, que Protée, quoique Dieu, a fait paître les Veaux-marins (1).

DAPHNIS.

Je ne désire point le Royaume de Pelops, ni des trésors accumulés, ni d'être plus léger à la course que les vents : je préfère de chanter des airs champêtres, assis près de toi au pied de ce rocher sourcilleux, & de voir paître d'un côté mes Brebis, & de porter de l'autre mes regards sur la mer de Sicile.

MENALQUE.

Les froids sont funestes aux arbres; les chaleurs aux ruisseaux; les lacets aux oiseaux; les piéges aux bêtes sauvages; & aux hommes, la passion ardente d'une jeune Beauté. O Jupiter! O Souverain Maître des Dieux! Je ne ressens pas seul les feux de l'amour; tu brûles aussi toi-même pour des mortelles.

Tels furent les chants que firent entendre ces deux jeunes Bergers : Ménalque commença ainsi son dernier couplet.

---

(1) Le Texte dans cet endroit paroît altéré. On peut consulter à ce sujet les Remarques de Longepierre.

MENALQUE.

Epargne mes Chevreaux, Loup cruel, épargne mes Brebis qui viennent de mettre bas ! Ne m'enlève rien, quoique je ſois jeune & le gardien d'un Troupeau nombreux ! O Lampure, comment peux-tu dormir auſſi profondément ! Un chien fidèle ne doit point ſe livrer au ſommeil, lorſqu'il accompagne un jeune Berger à la tête de ſon Troupeau. Et vous, mes chères Brebis, raſſaſiez-vous ſans crainte d'herbe tendre ; elle renaîtra bientôt ! Paiſſez ſans inquiétudes ! Paiſſez ſans alarmes ! Rempliſſez de lait vos mamelles, afin que vous puiſſiez en fournir ſuffiſamment à vos petits, & qu'il en reſte encore aſſez pour remplir quelques vaſes !

Daphnis chante à ſon tour un air mélodieux.

DAPHNIS.

Hier une jeune Bergère, dont les ſourcils étoient parfaitement beaux, me regarda, lorſque je paſſois devant ſa grotte avec mes Géniſſes : elle répéta deux fois que j'étois charmant. Je ne lui fis point alors une réponſe dure & impolie ; mais je baiſſai auſſi-tôt les yeux, & je continuai lentement ma route. Les Veaux, les Géniſſes & leurs mères mugiſſent agréablement, & leur haleine a beaucoup de douceur. Quel agrément d'être couché pendant les gran-

des chaleurs, ſur les bords verdoyans d'un ruiſſeau qui coule avec un doux murmure ! Les pommes ſont l'ornement des pommiers, & les glands celui des chênes : les jeunes Veaux augmentent le prix de leurs mères, & les Troupeaux ſont la richeſſe des Bergers.

C'eſt ainſi que chantèrent ces deux Bergers ; & celui qu'ils avoient pris pour juge, parla en ces termes :

LE BERGER.

Que ta voix eſt agréable, ô Daphnis ! Que tes chants ſont harmonieux ! Il eſt plus doux de t'entendre chanter, que de ſavourer le miel ! Reçois ces deux flûtes : elles ſont le prix de ta victoire. Si tu veux m'apprendre à chanter, quand je ferai paître mes Chèvres auprès de ton Troupeau, je te donnerai cette Chèvre dont les cornes ſont briſées : elle a du lait en abondance.

Daphnis, joyeux de ſa victoire, ſaute & bat des mains : il reſſemble à un Faon qui bondit autour de ſa mère. Le Berger vaincu demeure au contraire triſte & confus, comme une jeune Epouſe le jour de ſes noces. Depuis cet inſtant Daphnis a toujours tenu le premier rang entre les autres Bergers ; & quoique jeune alors, il épouſa une Bergère remplie de graces & d'attraits.

IDYLLE IX.

DAPHNIS, MÉNALQUE, UN BERGER.

LE BERGER.

DAPHNIS, chante un air champêtre! Fais entendre le premier, des chants bucoliques! Commence, Daphnis; & que Ménalque te réponde! Bergers, mettez auparavant vos tendres Veaux ſous leurs mères : raſſemblez vos Taureaux & vos Géniſſes, afin qu'ils ne puiſſent s'écarter du reſte du Troupeau! Daphnis, chante le premier un air paſtoral; Ménalque te répondra enſuite.

DAPHNIS.

Les mugiſſemens des Veaux & des Géniſſes ont de la douceur : le ſon de la flûte eſt doux : le chant des Bergers eſt mélodieux ; ma voix eſt harmonieuſe : j'ai ſur les bords frais d'un ruiſſeau un lit ſur lequel j'ai étendu pluſieurs belles peaux de Géniſſes blanches, qu'un vent impétueux précipita du haut d'un rocher, où elles broutoient l'arboiſier. Je me ſoucie autant des chaleurs brûlantes de l'Été, qu'un fils amoureux eſt ſenſible aux reproches de ſes parens.

Tels furent les chants de Daphnis, & Ménalque lui répondit ainſi :

MENALQUE.

L'Etna me ſert de retraite : j'habite une grotte charmante taillée dans le flanc de cet immenſe rocher. Je poſſéde tous les tréſors qu'un ſonge flatteur peut offrir pendant le ſommeil, des Brebis, des Chèvres en grand nombre, & des peaux ſur leſquelles je repoſe mollement. Je fais cuire mes alimens avec un feu de bois de chêne : l'Hiver je me chauffe avec des morceaux ſecs de hêtre. Je ne redoute pas plus la rigueur du froid, qu'un homme ſans dents s'empreſſe de manger des noix, lorſqu'il a devant lui une nourriture liquide.

LE BERGER.

J'applaudis aux chants de ces deux Bergers, & auſſi-tôt je leur fis des préſens. Je donnai à Daphnis une groſſe maſſue, que la Nature ſeule avoit formée dans les champs de mon père : les plus habiles n'auroient pu y trouver le plus léger défaut. Ménalque reçut une belle coquille que j'avois trouvée au milieu des rochers de la mer Icarienne. Je partageai avec quatre autres Bergers la chair du poiſſon qui étoit dedans, & nous la mangeâmes.

Ménalque fit ſur le champ réſonner cette coquille.

Je vous ſalue, Muſes paſtorales! Publiez la chanſon que je répétai autrefois devant ces deux Bergers! Depuis long-temps je garde le ſilence.

La Cigale eſt chère à la Cigale, la Fourmi à la Fourmi: les Vautours aiment les Vautours, & moi je chéris les Muſes, & je prends plaiſir aux tendres chanſons. Puiſſe ma cabane retentir toujours de ſons mélodieux! Puiſſe-t-elle ſervir d'aſyle aux Muſes!

Un doux ſommeil, la ſaiſon nouvelle ne me ſont pas plus agréables, que le commerce de ces Déeſſes! Ceux qu'elles daignent regarder d'un œil favorable, n'ont rien à craindre des enchantemens de Circé.

IDYLLE X.

LES MOISSONNEURS.

MILON, BATTUS.

MILON.

MALHEUREUX Moiſſonneur, quel accident fâcheux te trouble ? Tu ne coupes pas la moiſſon avec une adreſſe auſſi prompte qu'autrefois. Tu reſtes bien loin derrière les autres : tu reſſembles à une Brebis bleſſée par une épine, & qui ſe traîne lentement après le troupeau. Que feras-tu donc pendant les chaleurs brûlantes du midi, & ſur-tout au coucher du ſoleil ? puiſque, en commençant, tu ne dévores pas les épis avec ta faucille (1).

BATTUS.

Milon, ouvrier infatigable, & plus dur qu'un quartier de roche, ne t'eſt-il jamais arrivé de deſirer un objet abſent ?

(1) L'expreſſion Grecque eſt des plus fortes & des plus énergiques : *Puiſque tu ne dévores pas le ſillon.*

MILON.

Jamais : Eh ! Quel deſir peut avoir un homme ſérieuſement appliqué à ſon ouvrage ?

BATTUS.

Eſt-ce que l'Amour ne t'a jamais empêché de dormir ?

MILON.

Que les Dieux m'en préſervent ! Il eſt trop dangereux de ſe livrer à cette paſſion.

BATTUS.

Pour moi, ô Milon, j'aime depuis près de onze jours.

MILON.

Tu puiſes à une ſource abondante, tandis que j'ai à peine un peu de boiſſon déſagréable.

BATTUS.

Voilà pourquoi toutes mes terres ſont incultes & ſtériles, juſqu'au devant de ma cabane.

MILON.

Quelle Bergère cauſe ton tourment ?

BATTUS.

La fille de Polybotas, qui chantoit dernièrement avec les Moiſſonneurs d'Hippocoon.

MILON.

Les Dieux puniſſent enfin le coupable : tu éprouves ce que tu as deſiré ſi long-temps. Cette habile glaneuſe partagera donc ton lit ?

BATTUS.

Tu veux me railler : Plutus n'eſt pas la ſeule Divinité aveugle : le crédule amour l'eſt auſſi: laiſſe-là le ſtyle emphatique !

MILON.

Je ne parle point avec emphaſe. Pour toi, coupe ces épis, & commence quelque Chanſon amoureuſe à la louange de ta Bergère: ton travail en ſera bien plus doux : autrefois tu chantois aſſez ſouvent.

BATTUS.

Muſes, chantez avec moi mon aimable Bergère ! Tout ce que vous touchez prend entre vos mains une grace nouvelle. O charmante Bombycé, tous diſent que tu es maigre, noire & brûlée par le Soleil, tandis que je ſoutiens ſeul que tu es parfaitement blonde. La violette & l'hyacinthe ſont noirs ; cependant on préfère ces fleurs pour former des couronnes. La Chèvre cherche le Cythiſe ; le Loup court après les Chèvres ; la Grue ſuit la charrue, & mon amour pour toi trouble ma raiſon. Je voudrois poſſéder autant de richeſſes, qu'en eut autrefois Créſus ! Nos deux ſtatues d'or ſeroient bientôt placées dans un Temple de Vénus : tu tiendrois à la main ſoit une flûte, ſoit une roſe, ſoit une pomme : & moi, couvert d'un riche vêtement, j'aurois une chauſſure d'un goût nouveau, Adorable Bombycé, tes pieds ſont blancs

comme l'ivoire, & ta voix eſt douce & flexible. Je ne puis trouver d'expreſſions pour peindre ton caractère.

MILON.

Ce Moiſſonneur m'a ſurpris par la beauté de ſes chants. Quelle douceur ! Quelle mélodie ! Mais, inſenſé que tu es, la raiſon n'accompagne donc pas cette barbe épaiſſe ! Écoute maintenant les Chanſons du divin Lityerſas.

Cérès, Déeſſe des fruits & des bleds, procure une moiſſon bien mûre, & des plus abondantes !

Moiſſonneurs, raſſemblez promptement ces épis, & liez-les enſemble, de peur que l'on ne vous diſe en paſſant : *Hommes lâches, vous ne gagnez pas l'argent que l'on vous donne !*

Que les tuyaux de vos gerbes entaſſées, ſoient tournés vers le Nord, ou vers le Couchant : cette poſition eſt très-favorable pour les épis.

Ouvriers qui battez le bled, gardez-vous de dormir en plein midi : c'eſt l'inſtant où le grain ſe ſépare le plus aiſément de ſon enveloppe.

Les Moiſſonneurs doivent ſe mettre à l'ouvrage dès que l'alouette eſt éveillée, & ne quitter les champs que lorſqu'elle ſe livre au ſommeil : mais ils peuvent prendre quelque repos pendant les grandes chaleurs du jour.

Jeunes Bergers, que le ſort d'une Grenouille

eſt

eſt digne d'envie ! Elle ne dépend de perſonne pour ſe déſaltérer : elle a toujours de l'eau en abondance.

Avare, crainte de te couper les doigts, en voulant nous partager un pois, il ſeroit plus prudent de faire cuire une quantité ſuffiſante de lentilles !

Voilà les Chanſons que doivent répéter les Ouvriers expoſés aux ardeurs du Soleil : mais pour ton amour inſenſé, tu peux, ô Battus, en entretenir ta mère, afin de la rendormir, quand elle s'éveille trop matin.

IDYLLE XI.

LE CYCLOPE.

IL n'y a point, ô Nicias, d'autre remède contre l'Amour, que les Muſes. Elles ſeules, je crois, peuvent calmer & adoucir ce mal cruel. Quoique ce remède, doux & facile, ſoit au milieu des hommes, il n'eſt pas aiſé de le trouver. Nicias, vous le ſavez parfaitement, vous le Diſciple d'Eſculape, & le tendre favori des neuf Sœurs.

Le Cyclope, l'antique Polyphème, dont les joues & le menton étoient à peine déja cou-

verts d'un léger duvet, ont recours à ce remède, lorſqu'il brûloit pour la belle Galatée. Son amour, bien loin d'être heureux, & de lui procurer des jours calmes & ſereins, troubloit, & déchiroit cruellement ſon ame. Il négligeoit, il oublioit tout. Souvent ſes Brebis quittèrent d'elles-mêmes les pâturages, & s'en retournèrent à leur bercail. Pour lui, tout entier en proie à ſon amour, il ſe conſumoit en vains regrets ſur le rivage de la mer, & chantoit dès l'Aurore ſa chère Galatée. La puiſſante Vénus lui avoit percé le cœur, & fait une plaie profonde.

Polyphème aſſis ſur le ſommet d'un rocher élevé, d'où il portoit ſes regards ſur la mer, chantoit ainſi, pour charmer ſes ennuis :

O charmante Galatée, pourquoi dédaignes-tu ton Amant ? Tu es plus blanche que le lait ; plus tendre qu'un Agneau, plus légère qu'une Géniſſe, & plus amère que le raiſin verd. Tu as coutume de venir ici, quand je ſuis livré aux douceurs du ſommeil, & tu t'éloignes auſſitôt que je m'éveille : tu prends alors la fuite, comme une brebis timide à l'aſpect d'un loup farouche. Je t'aime depuis le jour où tu vins avec ma mère cueilir ſur la montagne des feuilles d'hyacinthe : je vous ſervois de guide. Depuis le moment fatal que je t'ai vue, je n'ai plus été le maître de mon cœur : tu le poſſédes tout entier : mais, ô Ciel, tu le mépriſes ! Je ſçais, aimable Galatée, pourquoi tu me fuis, & d'où

naîſſent tes dédains. C'eſt que mon ſourcil eſt épais & hériſſé ; qu'il couvre mon front, s'étend & ſe prolonge juſques à mes oreilles ; que je n'ai qu'un œil, & que mon large nez deſcend ſur mes lèvres. Mais, tel que je ſuis, je fais paître un Troupeau de mille brebis, & je bois du lait excellent. J'ai des fromages en abondance, l'Été, l'Automne, & même pendant les plus grands froids de l'Hiver, & mes écliſſes en ſont toujours remplies. Je ſçais jouer de la flûte beaucoup mieux qu'aucun autre Cyclope. Je te célèbre tous les jours dans mes chants, ô charmante Galatée, & ſouvent même j'interromps le ſilence de la nuit. Je te nourris quatre petits Ours, & onze Brebis qui te donneront toutes inceſſamment des Agneaux. Viens me viſiter, & je te les donnerai : laiſſe la mer ſe briſer contre le rivage : tu paſſeras la nuit plus agréablement dans ma grotte : des lauriers, de hauts cyprès, du lierre noir, & des branches de vigne chargée de doux raiſins, la tapiſſent & l'ombragent. Une Fontaine rafraîchiſſante, formée par les neiges des forêts de l'Etna, coule au milieu, & me fournit une eau pareille au nectar des Dieux. Qui pourroit préférer la mer & les flots à un tel ſéjour ! Si je te parois trop hériſſé, trop hideux, puniſm'en ! J'ai du bois de chêne, & du feu qui vit ſous la cendre ; tu peux brûler mon ame, j'y conſens, & même ce que j'ai de plus précieux,

mon œil unique. Que je ſuis malheureux ! Si la Nature m'avoit donné des bras propres à nager, j'irois te joindre au ſein des flots, j'imprimerois des baiſers ſur ta main, ſi tu ne me permettois pas d'en cueillir ſur ta bouche, & je te porterois ou des lis éclatans, ou de tendres pavots, dont la graine eſt dorée : mais je ne pourrois t'offrir ces fleurs enſemble ; car l'une fleurit l'Été, & l'autre pendant l'Hiver. Si quelque Etranger aborde ſur ce rivage avec ſon vaiſſeau, j'apprendrai alors à nager, afin de connoître quel plaiſir tu trouves à demeurer au fond des mers. Quitte les ondes, ô ma chère Galatée ; viens ici, & oublie enſuite de t'en retourner, comme je le fais moi-même, pendant que je ſuis aſſis ſur la cime de ce rocher ! Conſens à venir avec moi faire paître mes Troupeaux ! Tu t'occuperas à traire mes Brebis ; tu preſſeras le lait épais, & tu en formeras des fromages.

Ma mère a cauſé ſeule mon malheur ! Je n'en accuſe qu'elle. Jamais elle ne t'a parlé de moi d'une manière favorable. Quand elle s'appercevra de ma maigreur, je lui dirai que je ſouffre cruellement de la tête & des pieds. Je veux l'inquiéter, la tourmenter elle-même, puiſqu'elle eſt cauſe de tous les maux que j'endure.

O Cyclope, ô Cyclope, qu'eſt devenue ta raiſon ? Tu ſerois bien plus ſage, ſi tu treſſois des corbeilles d'oſier, & ſi tu cueillois de

tendres feuillages pour tes Agneaux ! Jouis des biens que tu poſſèdes, ſans déſirer un objet qui te fuit ! Tu trouveras peut-être une autre Galatée, & même encore plus belle ! Pluſieurs jeunes Bergères veulent ſolâtrer avec moi pendant la nuit. Lorſque j'y conſens, elles expriment leur joie par des ris immodérés : il faut donc que j'aye encore quelque mérite.

C'eſt ainſi que Polyphème adouciſſoit ſon amour par ſes chants & ce remède étoit plus ſûr & plus efficace, que l'or & les richeſſes.

IDYLLE XX.

L'Amour piqué par une Abeille (1).

Dulcia ſic triſti ſemper ſunt mixta dolore.
Tincta voluptatis gaudia felle nocent.

Un jour une Abeille irritée bleſſa l'Amour qui déroboit le miel de ſa ruche, & lui piqua le bout des doigts. Ce Dieu reſſent de la douleur : ſa main ſe gonfle : il frappe du pied la

(1) Cette Idylle a déja paru dans ma *Nouvelle Traduction d'Anacréon*, &c. où je la compare avec l'Ode de ce Poëte ſur le même ſujet ; mais c'eſt ici ſa véritable place.

terre, court vers ſa mère, lui montre ſa bleſſure, & ſe plaint de ce qu'un petit inſecte, comme l'Abeille, cauſe de ſi grandes douleurs. Amour, lui répond Vénus en ſouriant, ne reſſembles-tu pas aux Abeilles ? Quoique petit, quelles bleſſures ne fais-tu point ?

IDYLLE XXI (1).

LES PÊCHEURS.

LA pauvreté ſeule, ô Diophante, éveille l'induſtrie : c'eſt elle qui nous excite au travail.

(1) Cette Idylle eſt d'une ſimplicité admirable : c'eſt dans ſon genre un chef-d'œuvre. Cependant M. de Fontenelle n'en faiſoit pas grand cas, & c'eſt peut-être le plus bel éloge de cette pièce. Voici comme s'exprime le Détracteur des Anciens : « Deux Pêcheurs qui ont » mal ſoupé, ſont couchés enſemble dans une » méchante petite chaumière, qui eſt au bord » de la mer. L'un réveille l'autre pour lui dire » qu'il vient de rêver qu'il prenoit un poiſſon » d'or ; & ſon compagnon lui répond qu'il ne » laiſſeroit pas de mourir de faim avec une ſi » belle pêche. Etoit-ce la peine de faire une » Idylle ? « Oui, aſſurément ! puiſque cette même Idylle fera toujours les délices des perſonnes de goût par tous les détails qu'elle renferme, & qui ſont puiſés dans la Nature, cette ſource du vrai & du beau. Il ne faut pas juger d'un tableau ſimplement par le ſujet, mais par la manière dont il eſt exécuté. C'eſt le deſſin, c'eſt le coloris qui annoncent le grand Peintre.

Les inquiétudes importunes ne permettent pas en effet aux Artiſans de dormir. Dès que ces hommes laborieux ſe livrent un inſtant au ſommeil pendant la nuit, les ſoucis les aſſiégent auſſi-tôt, les troublent & les réveillent.

Deux vieux Pêcheurs dormoient enſemble ſur un lit d'algue deſſéchée, dans une cabane couverte de chaume, & conſtruite de branches & de feuillage. Ils avoient auprès d'eux tous les inſtrumens de leur profeſſion, de petites corbeilles, des roſeaux, des hameçons, des filets, des lignes, des ſeines, des labyrinthes d'oſier, des lacets, une peau de brebis & une vieille barque ſur des rouleaux : leur tête étoit appuyée ſur un bout de natte, ſur leurs habits & leurs bonnets. C'étoient-là tous les inſtrumens de ces Pêcheurs : C'étoient-là toutes leurs richeſſes. Ils n'avoient aucun vaſe de terre ; pas même un chien. Tout cela leur paroiſſoit ſuperflu, inutile pour leur pêche. La pauvreté étoit leur ſeule compagne : ils n'avoient pas un voiſin : mais la mer venoit baigner doucement de ſes flots leur humble chaumière. Le char de la Lune n'avoit pas encore fourni la moitié de ſa carrière, que l'amour du travail éveilla ces deux Pêcheurs. Pendant qu'ils s'efforçoient de chaſſer le ſommeil de leurs paupières, ils eurent enſemble cet entretien.

ASPHALION.

Ami, tous ceux qui ont ſoutenu que les nuits

étoient les plus courtes dans les plus longs jours d'Été, ont voulu nous en impoſer. J'ai déja eu pluſieurs ſonges, & cependant l'Aurore ne paroît point encore. Me ſerois-je trompé ! Que ſignifie ce prodige ? Ou bien, les nuits coulent-elles plus lentement qu'à l'ordinaire ?

NAUCRATÈS.

Aſphalion, tu te plains à tort des beaux jours de l'Été : le cours des Saiſons n'a point changé ; mais les inquiétudes, en interrompant ton ſommeil, t'ont fait paroître la nuit beaucoup plus longue.

ASPHALION.

N'as-tu pas appris à interpréter les ſonges ? J'en ai eu des plus avantageux il faut que je t'en faſſe part : nous partageons notre pêche ; il eſt juſte que nous partagions également tous nos ſonges. Perſonne n'a plus d'eſprit que toi, & il faut beaucoup d'intelligence pour expliquer les rêves. D'ailleurs nous avons le temps : que peut-on faire en effet, lorſqu'on eſt couché ſur des feuilles au bord de la mer, & que l'on dort difficilement ſur un lit auſſi dur ? L'eſprit doit néceſſairement être toujours occupé.

NAUCRATÈS.

Raconte-moi le ſonge que tu as fait cette nuit. Découvre tout à ton Compagnon.

ASPHALION.

Lorſque je me fus endormi hier au ſoir; accablé des fatigues de la pêche, (j'avois pris fort peu de nourriture; car, s'il t'en ſouvient, comme il étoit déja tard, nous ſoupâmes très-légérement) je crus être occupé à la pêche, & aſſis ſur un rocher, d'où j'épiois les poiſſons. J'agitois l'appas trompeur ſuſpendu à ma ligne. Auſſi-tôt un poiſſon monſtrueux l'avale. (Les chiens pendant leur ſommeil ſongent à des os, & moi, je rêve à des poiſſons.) Ce poiſſon, dis-je, s'accroche à l'hameçon; le ſang coule; ma perche ſe plie & ſe courbe, j'étends la main: l'animal ſe débat; je doute alors ſi je pourrai me rendre maître de ce gros poiſſon avec un fer auſſi foible, & dans l'inſtant je m'imagine qu'il peut me bleſſer. *Me bleſſeras-tu*, m'écriai-je? *Mais je te bleſſerai bien davantage.* Comme je m'apperçois qu'il ne prend pas la fuite, j'étends une ſeconde fois la main: je ſens que le combat eſt fini, & je tire hors de l'eau un poiſſon d'or maſſif. La frayeur s'empare de moi: je crains que ce ne ſoit peut-être un poiſſon chéri de Neptune, ou enfin le tréſor d'Amphitrite: je le détache doucement de l'hameçon, afin qu'il ne reſte point d'or au fer de ma ligne: je le traîne enſuite ſur le rivage: J'ai juré que déſormais je ne mettrai plus le pied ſur la mer, que je demeurerai toujours ſur la terre, où je veux vivre comme

un Roi, avec mon or. Je me ſuis alors éveillé. Fais bien attention, ô mon ami, à cette dernière circonſtance : car je ſuis effrayé du ſerment que j'ai fait !

NAUCRATÈS.

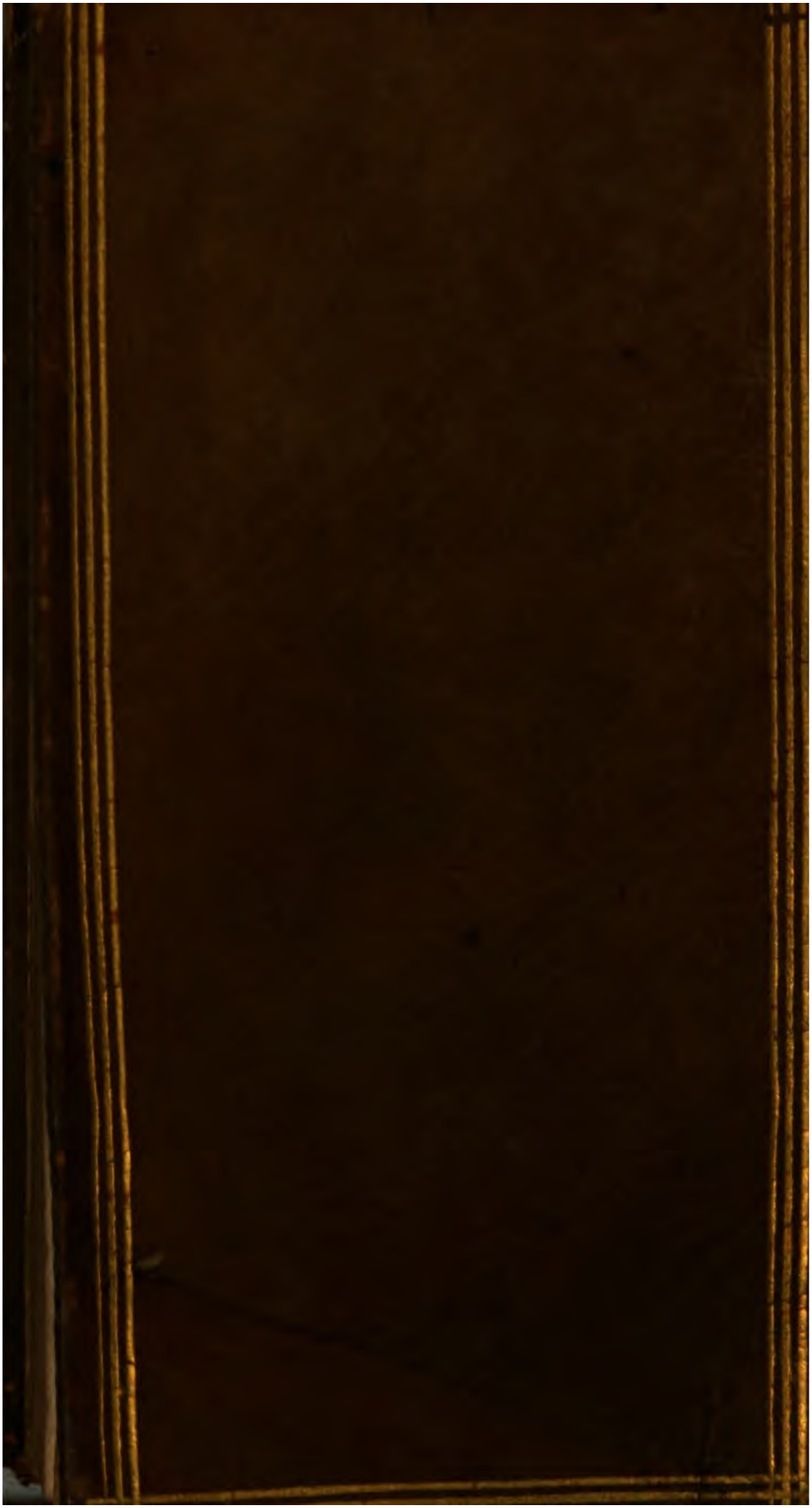
Ne crains rien : tu n'as point juré ; de même que tu n'as ni vu ni pris de poiſſon d'or. Tous ces rêves ne ſont que des menſonges. Préſentement que tu ne dors point, & que tu es bien éveillé, vas viſiter ces lieux ; tes belles eſpérances vont bientôt s'évanouir ; &, ſi tu ne veux mourir de faim avec tes ſonges d'or, il faudra que tu retournes à la pêche des poiſſons ordinaires.

IDYLLE XXXI.

LA MORT D'ADONIS.

Dès que Vénus apperçut Adonis les cheveux épars, les joues pâles & ternies, & les yeux fermés pour toujours à la lumière; elle ordonna aux Amours de lui amener le Sanglier, auteur de tous ſes maux. A l'inſtant les Amours volent, ſe répandent dans les forêts, trouvent l'odieux animal, s'en ſaiſiſſent, le lient & l'enchaînent. L'un tient en leſſe, & traîne le redoutable captif: l'autre le preſſe par derrière, & le frappe durement avec ſon arc. Le Sanglier marche d'un pas timide & chancelant: il redoute la colère de Vénus. Bête féroce & cruelle, lui dit cette Déeſſe irritée, tu as donc déchiré la belle cuiſſe d'Adonis? tu as donc mis en pièces mon Epoux? Je jure, ô Vénus, lui répond le Sanglier, je jure par vos divins appas, par votre Epoux, par ces liens, par tous ces Amours, que je n'ai pas eu le deſſein de faire périr le charmant Adonis. Je l'ai pris pour une belle ſtatue: ſa cuiſſe d'albâtre étoit découverte; alors pouſſé par une aveugle paſſion, & cédant aux feux brûlans dont j'étois conſumé, j'ai voulu la couvrir de baiſers. Telle eſt la cauſe funeſte de mon mal-

heur. Je vous préſente ces défenſes coupables : arrachez-les ! A quoi me ſerviront-elles déſormais ? Et ſi cette punition eſt trop légère, vengez-vous encore, ô Vénus, ſur mes lèvres. Ces mots attendrirent la Déeſſe : elle ordonne aux Amours de couper les liens qui enchaînent le malheureux Sanglier. Depuis cet inſtant il fuit Vénus : il n'a jamais reparu dans les forêts, & s'eſt puni lui-même, en brûlant ſes défenſes criminelles.

Fin du ſecond Volume.

542956